

DEN AR BED n° 244



Les publications de Bretagne Vivante – SEPNB



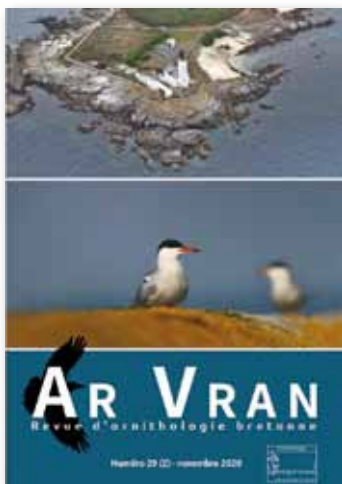
Bretagne Vivante

La revue semestrielle pour tous ceux qui nous soutiennent : nos actualités, actions militantes, études naturalistes, portraits de bénévoles et de salariés...



Penn ar Bed

La revue naturaliste des passionnés de la nature en Bretagne. 68 ans d'existence. Tous les anciens numéros de *Penn ar Bed* (sauf pour les trois dernières années) sont consultables en ligne : pmb.bretagne-vivante.org:8090/pmb/opac_css/index.php



Ar Vran

La revue annuelle de Bretagne Vivante spécialisée en ornithologie.



L'Hermine vagabonde

Le magazine trimestriel des curieux de la nature. Pour petits et grands, à partir de 8 ans.



Les landes de Groix, un site remarquable pour la préservation de papillons menacés en Bretagne

Jean DAVID

D'importantes surfaces de landes et de pelouses naturelles sont présentes à Groix (Morbihan). Or on sait que la majorité des espèces menacées de Bretagne occupent ces milieux (Buord M. *et al.*, 2017). Néanmoins, à l'issue de l'Atlas des papillons diurnes récemment publié, seule une espèce aujourd'hui classée EN (en danger) sur la liste rouge régionale y avait été découverte : l'azuré du thym (*Pseudophilotes baton*), découvert à Pen Men par Jacques Ros en 2002. C'était assez prometteur car cet espace semblait encore un peu sous-prospecté.

C'est le projet d'extension de la réserve naturelle nationale qui a déclenché de nouvelles prospections au sujet des papillons de jour à Groix. Ainsi, lors de deux visites réalisées par l'auteur en 2017, quatre espèces nouvelles pour l'île ont été découvertes. Deux d'entre elles figurent sur la liste rouge des espèces menacées dans la région avec le statut « en danger » (EN) : l'hespérie de l'ormière (*Pyrgus malvae*) et l'azuré du genêt (*Plebejus idas*) (David & Picard, 2019).

Suite à ces découvertes, une étude sur la caractérisation des peuplements de papillons de jour des milieux côtiers a été engagée afin d'alimenter la réflexion sur l'agrandissement de la réserve. En effet ces insectes sont d'excellents indicateurs de la conservation des milieux de landes, pelouses et prairies, et de nombreuses espèces sont menacées en Bretagne et dans les régions voisines.

Dans ce cadre, une campagne de prospections ciblées sur les espèces menacées présentes dans les landes, pelouses et prairies maigres de Groix a été entreprise en 2018 et 2019. Aucune nouvelle espèce menacée n'a été découverte alors, mais l'existence de populations importantes de ces trois papillons a été

confirmée et les enjeux de conservation ont pu être précisés.

Trois espèces à forts enjeux de conservation

Lors de ces campagnes, 34 données concernant les espèces ciblées ont été recueillies : 14 données d'azuré du genêt, 11 données d'hespérie de l'ormière et 9 données d'azuré du thym. Aucune ne fait donc partie des papillons les plus abondants de l'île.

L'hespérie de l'ormière

L'espèce est découverte à Groix le 28/05/2017 par l'auteur, près du chemin du Camp des Gaulois. Les données rassemblées depuis lors dessinent une répartition cohérente limitée à l'ouest de l'île, depuis la Pierre Blanche jusqu'à Beg Melen en passant par Pen Men. L'espèce n'est pas d'observation aisée et des stations ont pu passer inaperçues.

Ce petit papillon assez rare en Bretagne vole en une seule courte génération printanière. Dans le reste de la région, il est



Léa Trifault

Milieus groisillons prospectés : landes non restaurées (haut) ; landes restaurées (milieu) ; pelouses littorales (bas).



Un des trois individus photographiés à Groix présentant des taches blanches fusionnées entre elles (ci-contre) à comparer avec un autre individu aux dessins classiques (en haut). Au fil des observations des hespéries de l'ormière, l'attention a été attirée par un phénomène particulier : beaucoup d'individus de Groix présentaient des dessins alaires atypiques. Plusieurs d'entre eux présentaient en effet des taches blanches fusionnées sur la face supérieure de l'aile antérieure. Cela n'a pas été observé à ce jour au sein des populations du continent. Il est envisageable que ces phénotypes originaux soient dus à des caractéristiques génétiques particulières de cette population insulaire.

connu pour habiter deux types d'habitats à végétation rase : les prairies maigres (arrière-dunes notamment) et les landes très courtes. La présence dans ces deux milieux de ses plantes-hôtes, respectivement la potentille rampante (*Potentilla reptans*) et la potentille tormentille (*Potentilla erecta*), lui est indispensable.

À Groix, l'espèce a été d'abord observée sur les landes côtières, en particulier sur les chemins gyrobroyés par les chasseurs et aussi sur un espace de lande restaurée de la réserve naturelle. Dans les deux cas, la végétation est suffisamment rase pour que la potentille tormentille soit abondante. Puis l'espèce a été aussi notée sur des pelouses abritées des embruns, dans des fonds de vallons où abonde la potentille rampante (Stang er Marc'h, la Pierre Blanche). Ces deux milieux sont souvent occupés également sur le continent. Enfin, ce fut une petite surprise de la découvrir dans trois prairies maigres situées en retrait des landes littorales. Il s'agit d'habitats que l'espèce, à l'inverse, n'occupe presque plus sur

le continent. Il est à remarquer que les lapins, très abondants sur l'île, y entretiennent des espaces ras qui favorisent les potentilles et donc ce papillon dont c'est la plante-hôte.

Avec environ une dizaine de stations occupées par l'hespérie de l'ormière, la population de Groix forme une métapopulation viable à long terme. En Bretagne, le nombre de populations comparables présentes sur le continent est très limité : presqu'île de Crozon, Cap Sizun (Finistère), littoral de Gâvres à Quiberon, camp militaire et aérodrome de Meucon (Morbihan). La préservation de la population groisillonne représente donc un enjeu d'intérêt au moins régional, d'autant que les populations bretonnes de ce papillon sont maintenant complètement isolées de celles du reste de la France, du fait de sa régression dans les régions voisines.

L'azuré du thym

Les données rassemblées dessinent une répartition cohérente en deux noyaux de



L'azuré du thym se reconnaît à la tache noire qui marque le milieu de la face supérieure des ailes et à la marge blanche hachurée de noir (en haut). Les écailles bleues dans les taches noires submarginales sous l'aile postérieure sont typiques des azurés du genre *Plebejus* (ci-contre).

population. L'un est limité à l'ouest de l'île, alors que l'autre occupe le littoral sud de Port Saint-Nicolas à la pointe de l'Enfer. Bien que de petite taille, ce papillon est assez facilement détectable du fait de sa couleur et de sa période de vol assez longue en deux générations (mai-juin et juillet-août). La répartition en deux noyaux n'est donc pas un artéfact résultant d'un défaut de prospection ou de détection.

Ce petit papillon est assez rare en Bretagne où il est connu pour fréquenter deux types d'habitats à végétation rase : les pelouses dunaires à serpolet et les landes basses avec affleurements de terre ou de roches. Dans les dunes, sa plante-hôte est le serpolet couché (*Thymus praecox*) mais, dans les landes, on soupçonnait aussi l'utilisation d'une autre plante-hôte (Buord *et al.*, 2017). Ces soupçons se sont avérés justes.

À Groix, l'espèce a surtout été observée sur les landes côtières les plus basses et clairsemées. C'est en particulier dans

l'espace de transition entre pelouse et lande que le serpolet couché (*Thymus praecox*) peut être abondant sur l'île. Mais cet azuré a aussi été couramment observé dans un secteur de landes restaurées à Pen Men d'où cette petite labiée est absente. Les imagos butinent souvent la bruyère cendrée, le serpolet ou la cuscuta du thym.

Avec plus d'une quinzaine de stations occupées par l'azuré du thym, la population de Groix forme une métapopulation viable à long terme. En Bretagne, le nombre de populations comparables est assez limité : Ouessant, presqu'île de Crozon, Cap Sizun, baie d'Audierne (Finistère), Gâvres/Quiberon et Belle-Ile-en-Mer (Morbihan). Par ailleurs, cet azuré a une répartition mondiale restreinte puisqu'il est remplacé par d'autres espèces en Espagne et en Europe de l'Est (Lafranchis, 2007). En France, il est très rare dans la moitié nord du pays mais reste abondant dans plusieurs secteurs méridionaux. De

ce fait, les populations bretonnes de ce papillon sont maintenant complètement isolées de celles du reste du pays. Leur préservation représente donc un important enjeu de conservation non seulement à l'échelle de la Bretagne mais aussi de la moitié nord de la France.

L'azuré du genêt

L'espèce est identifiée pour la première fois à Groix le 28/05/2017 par l'auteur, près du chemin du Camp des Gaulois. Toutefois, l'espèce avait été observée précédemment en 1997 par Gérard Thiébergien, mais avait alors été déterminée comme *Plebejus argus*, l'azuré de l'ajonc : une erreur bien compréhensible puisque de nombreux guides indiquent des critères d'identification non valables (tels que la largeur de la marge noire sur les ailes ou le dessin formé par les taches noires sous les ailes postérieures) pour distinguer les deux *Plebejus* présents en

Bretagne. Ce problème nous a d'ailleurs contraints à invalider de nombreuses données de *Plebejus* lors de la préparation de l'*Atlas des papillons diurnes de Bretagne*.

Les données collectées à Groix dessinent une répartition cohérente limitée à l'ouest de l'île allant de Pen Men à Port Saint-Nicolas. Bien que de petite taille, ce papillon est assez facilement détectable par sa couleur et une période de vol assez longue en deux générations. Toutefois, son périmètre de dispersion faible rend difficile le repérage des colonies qui n'ont donc certainement pas toutes été recensées. Néanmoins, la répartition constatée est déjà représentative.

Dans le reste de la région, il est connu pour habiter uniquement des landes sèches ou mésophiles riches en bruyères. Ses plantes-hôtes ne sont pas un facteur limitant puisqu'il s'agit d'ajoncs et de genêts. Par contre ce qui l'est, c'est sa myrmécophilie obligatoire. De fait, les



L'azuré du genêt : sur le dessus des ailes, l'étendue du bleu est bien plus importante chez les mâles (en haut) que chez les femelles (ci-contre) pour lesquelles ce caractère est variable.

adultes ne s'éloignent guère des dômes des fourmières (*Formica pratensis*) avec lesquelles il vit en symbiose (Buord *et al.*, 2017). La gestion du milieu doit donc être compatible avec le maintien de ces fourmières.

À Groix, l'espèce a surtout été observée sur les landes côtières à bruyères cendrées et à bruyères vagabondes. Les imagos butinent d'ailleurs souvent ces bruyères. Il a notamment été régulièrement observé dans un secteur de landes restaurées à Pen Men. Les landes plus hautes et dominées par l'ajonc d'Europe ne semblent pas occupées. Plus surprenant, deux stations de cet azuré ont aussi été découvertes dans des prairies bordées d'ajoncs d'Europe. L'observation de cet azuré dans des prairies naturelles maigres constitue une première dans la région.

Avec environ une dizaine de stations occupées par l'azuré du genêt, la population de Groix forme une métapopulation fragile mais viable à long terme. En Bretagne, le nombre de populations comparables est très faible : presqu'île de Crozon, Cap Sizun et Belle-Île-en-Mer. Dans les régions voisines, l'espèce est en très mauvais état de conservation. De ce fait, les populations bretonnes de ce papillon sont maintenant complètement isolées de celles du reste du pays. Or c'est une sous-espèce particulière de cet azuré qui occupe le centre et l'ouest du pays : *P. idas armoricanus*. La conservation de cette sous-espèce devient donc un enjeu de conservation national et, avec elle, la préservation des populations bretonnes et groisillonnes.

L'importance de Groix pour la préservation des papillons

Comme les observations préalables de 2017 l'avaient laissé entrevoir, il existe bien sur l'île de Groix une population de papillons de jour d'un grand intérêt, malgré un nombre d'espèces plus réduit que sur le continent.

La population de l'azuré du genêt de l'île est l'une des quatre plus importantes restant en Bretagne avec celles de Belle-Île, de la presqu'île de Crozon et du Cap Sizun. Les statuts régionaux de l'azuré du thym et de l'hespérie de l'ormière sont à peine meilleurs.

Or ces trois espèces sont devenues très rares en plaine dans la moitié nord-ouest de la France. L'enjeu de conservation est donc important à l'échelle régionale et même à l'échelle du nord-ouest de la France pour ces trois espèces.

En Bretagne, les causes de menace de ces espèces sont bien connues : l'abandon de l'entretien traditionnel des landes par la fauche et le pâturage d'une part, et l'amendement et la mise en culture des prairies naturelles d'autre part. Heureusement, l'île de Groix est restée à l'écart de l'intensification agricole et la dynamique d'évolution des landes y est ralentie par l'influence du vent. De plus, les actions de restauration de landes réalisées à Pen Men par la réserve naturelle ont été favorables à ces trois papillons, puisqu'ils se sont avérés très présents justement sur une des deux parcelles gérées. Ce sont ces conditions privilégiées qui expliquent le maintien de ces papillons à Groix et sur quelques autres secteurs littoraux de la région. L'extension prochaine de la réserve naturelle sur une part importante des milieux littoraux de l'île de Groix et sa bonne gestion devraient permettre la préservation pérenne de ce patrimoine naturel.

En attendant, les papillons peuvent déjà remercier les oiseaux de mer et en particulier les mouettes tridactyles dont les colonies ont, à l'époque, justifié en grande partie le classement en réserve naturelle du secteur de la pointe de Pen Men ! ■

Bibliographie

BUORD M., DAVID J., GARRIN M., ILIOU B., JOUANNIC J., PASCO P.-Y. & WIZA S., 2017 – *Atlas des papillons diurnes de Bretagne*. Locust Solus, Lopérec, 435 p.

DAVID J. & PICARD L., 2019 – *Lettre info de l'observatoire des invertébrés continentaux de Bretagne* n° 6. GRECIA, Rennes, 8 p.

LAFRANCHIS T., 2007 – *Papillons d'Europe*. Édition Diathéo, Paris, 379 p.

Les photos non référencées sont de l'auteur.

Jean DAVID est chargé d'étude et guide naturaliste à Bretagne Vivante-SEPNB, corédacteur de l'Atlas des papillons diurnes de Bretagne.
jean.david@bretagne-vivante.org



Un monarque breton oublié (*Danaus plexippus*)

Pierre YÉSOU



Pierre Yésou

Grand monarque sur l'île de Béniguet, Finistère, septembre 2000.

Les populations de grand monarque (*Danaus plexippus*), papillon nord-américain, migrent chaque automne de manière spectaculaire – regroupements pouvant compter des millions d'individus – pour rejoindre leurs sites d'hivernage au Mexique. En cours de migration, des grands monarques peuvent être pris dans les vents dépressionnaires fréquents à cette saison, entraînés au-dessus de l'Atlantique, et portés à travers l'océan. Ainsi l'espèce s'observe annuellement aux Açores, et cette traversée transatlantique est certainement à l'origine de son implantation aux Canaries où elle se reproduit et d'où elle a essaimé vers les côtes marocaines puis le sud de l'Espagne. Plus au nord, des grands monarques s'observent de temps à autre jusqu'aux

îles Britanniques, y compris sur les côtes françaises : généralement quelques individus, mais de véritables afflux sont parfois notés. Ainsi en octobre 1995, quand 170 monarques avaient été observés en Grande-Bretagne et quatre en France (3 en Vendée et 1 sur l'île de Sein, Finistère ; Dubois, 1995 et 1996). Puis, en septembre et début octobre 1999, dix monarques ont été notés dans l'ouest de la France (6 dans le Finistère – Plouzané, Porspoder, et 4 à Ouessant – et 4 en Vendée), dans un contexte météorologique suggérant qu'ils auraient pu venir des Canaries et non pas directement d'Amérique (Dubois, 2002 ; Le Féon, 2017).

Les observations bretonnes ont été compilées à l'occasion de l'Atlas des papillons diurnes de Bretagne (Le Féon, 2017) : à

celles déjà mentionnées s'ajoutent des observations à Hoedic, Groix, Sein, Molène, Batz et à nouveau Ouessant pour les îles, ainsi qu'à Saint-Philibert (Morbihan), Plouha (Côtes d'Armor) et Dinard (Ille-et-Vilaine) pour le littoral continental.

Cette compilation omet une observation réalisée entre le 6 et le 8 septembre 2000 sur l'île de Béniguet dans l'archipel de Molène, Finistère. À l'époque, cette donnée avait été communiquée à une grande centrale nationale d'étude des invertébrés (OPIE), et la photo avait figuré plusieurs années sur son site internet. Mais la refonte de tels sites en fait, à moyen terme, de médiocres lieux d'archivage. Cela explique-t-il que cette observation n'a pas été repérée par les lépidoptéristes bretons ?

Incidentement, il pourrait s'agir de la première photographie de grand monarque réalisée en Bretagne et en France. En effet, Dubois (2002), qui avait bien enquêté sur le statut national de l'espèce – tout en ignorant lui aussi cette donnée – signalait comme « premier document photographique connu de cette espèce en France » une photo faite à Ouessant en octobre 2001 ; soit une bonne année après celle de Béniguet.

Il est malheureusement probable que les observations de grands monarques se raréfient en Bretagne. L'espèce connaît en effet un très fort déclin. Son effectif global aurait chuté d'au moins 80 % depuis la fin du XX^e siècle dans l'est des États-Unis, et encore plus dans l'ouest du pays : ainsi en Californie, où la population hivernante, estimée à 4,5 millions dans

les années 1980, ne comptait plus que de 192 000 individus en 2017, 29 000 en 2021 et seulement 2 000 en janvier 2021. De même, l'effectif décline sur le principal site d'hivernage au Mexique, classé en réserve de biosphère par l'Unesco spécifiquement pour la conservation de l'espèce. Sans nier des problèmes de gestion forestière dans l'aire d'hivernage et un effet du réchauffement climatique, les principales causes de déclin du grand monarque relèvent de l'agriculture intensive et du morcellement des habitats en Amérique du Nord (sources d'information multiples sur wikipedia.org/wiki/Monarch_butterfly). ■

Bibliographie

Dubois P.J. 1995 – Observations de Monarques *Danaus plexippus* en France à l'automne 1995 (*Lepidoptera*, *Rhopalocera*). *Bulletin de la Société entomologique de France*, 100, p. 440.

Dubois P.J. 1996 – Observations de Monarques *Danaus plexippus* en France à l'automne 1995. *Ornithos*, 3, pp. 40-41.

Dubois P.J. 2002 – Les Monarques *Danaus plexippus* vus en France sont-ils tous américains ? *Ornithos*, 9, pp. 83-84.

Le Féon V. 2017 – Grand Monarque, pp. 213-214 in Buord M., David J., Garrin M., Iliou B., Jouannic J., Pasco P.-Y. & Wiza S. (coord.), *Atlas des papillons diurnes de Bretagne*. Bretagne Vivante & Locus Solus.

Pierre YÉSOU a coordonné les suivis naturalistes sur Béniguet de 1991 à 2016.



Un dolmen à la mer.... Dolmen de la pointe des Chats à l'Île de Groix (Morbihan)

Philippe GOUÉZIN, Chloë MARTIN,
Catherine ROBERT & Léa TRIFAULT

La réserve naturelle nationale François Le Bail, d'un intérêt géologique majeur en Bretagne, montre également une faune et une flore exceptionnelles ainsi qu'un patrimoine archéologique jusqu'alors insoupçonné. Bretagne Vivante vient d'intégrer dans son plan de gestion un monument mégalithique sorti des dunes.

C'est en avril 2017 qu'un monument mégalithique, totalement inédit et potentiellement intact, a été décelé par Catherine Robert (conservatrice de la réserve) à l'extrémité sud de la pointe des Chats située sur l'Île de Groix (Morbihan) lors de ses visites régulières de la réserve. Les vestiges de ce monument, situés sous un talus qui borde la délimitation de l'espace occupé par le phare du même nom, ont été mis au jour lors du nettoyage de ce talus par enlèvement d'importants tamaris [1].

Une première évaluation et expertise du site a été réalisée en avril et mai 2017, elle a permis de préciser la nature mégalithique du site et son état de conservation montrant une dégradation importante de la masse tumulaire du dolmen ainsi qu'une attaque par érosion de la structure sépulcrale. Ceci a créé un caractère d'urgence afin d'enregistrer au plus vite les structures archéologiques visibles et

d'entrevoir une stratégie de protection du site, opération réalisée en juin 2020 [2].

Les nombreuses visites des Groisillons et les relations dans la presse locale ont montré tout l'intérêt qu'ils portent à leur patrimoine ainsi qu'à sa préservation. La cohabitation entre chercheurs et bénévoles a été un réel plaisir partagé. Il faut remercier, ici, les différents acteurs de cette opération en milieu environnemental sensible pour la mutualisation des moyens mis en œuvre¹.

Situé à l'extrémité sud-est de l'île, le site de la pointe des Chats semble percer la mer d'une pointe acérée. Le phare, du même nom et situé à proximité du dolmen, a été acquis au début de l'année 2017 par le Conservatoire du Littoral, dans le but de le réhabiliter en le transformant en gîte de séjour patrimonial. Le débroussaillage ainsi que l'abattage de tamaris ont permis la mise au jour d'une structure archéologique par Catherine Robert.

1 D.R.A.C. / S.R.A. Bretagne ; le maire de Groix ; Dominique Yvon ; Catherine Robert et Léa Trifault, conservatrices pour Bretagne Vivante de la réserve en 2020 ; Hervé Guillermic ; Stéphane Riallan, chargé de mission auprès du Conservatoire du Littoral ; Chloë Martin, archéologue topographe et référente du projet ALERT auprès du CReAAH, Université de Rennes 1 ; Ludovic Yvon et son équipe pour les différents travaux de nettoyage.



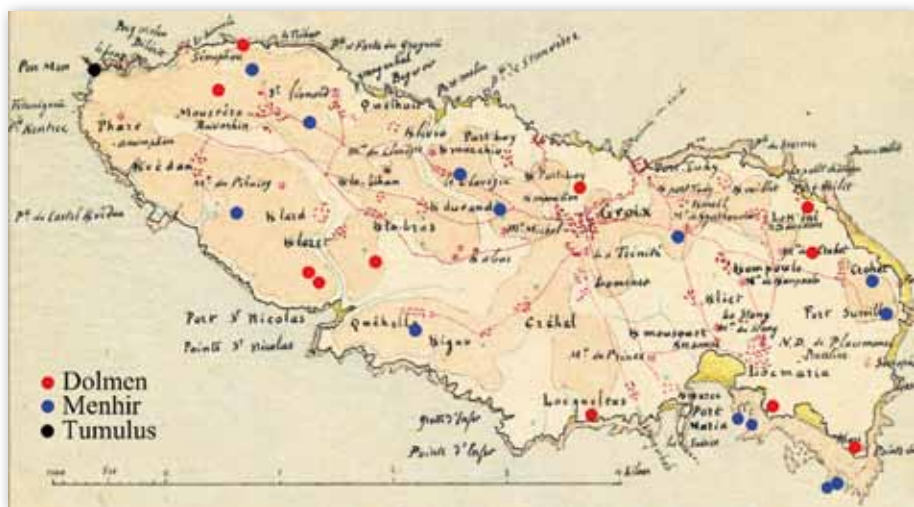
[1] *Haut : vue aérienne de la pointe des Chats avec localisation du dolmen.*
 [2] *Bas : état du site avant l'intervention archéologique.*

État des connaissances

Ce site inédit n'a jamais fait l'objet d'une description, même ancienne, par L. Le Pontois qui a pourtant exploré toute l'île. La présence des tamaris sans doute centenaires a permis la protection de la structure durant ces dernières années, ce qui explique également le fait qu'elle n'ait pas été découverte, malgré les nombreuses prospections et fouilles archéologiques sur l'île dès la fin du XIX^e siècle. Pourtant, lors de la mise en place de la

protection militaire en béton qui se positionne dans l'espace sépulcral, les travaux ont probablement mis en évidence la structure archéologique et en ont probablement détruit une partie par méconnaissance des éléments architecturaux visibles.

Plusieurs prospections ont été réalisées sur l'estran et sur les plateaux rocheux dans cette partie sud de l'île, de la pointe des Chats au port de Locmaria, avec la découverte de quatre « *pierres dressées* » couchées de la pointe des Chats à l'anse de Locmaria [3].



[3] Haut : un des quatre menhirs couchés sur l'estran.

[4] Bas : répartition des mégalithes sur l'île de Groix (carte L. Le Pontois).

L'état actuel de nos connaissances sur l'ensemble du patrimoine mégalithique de l'île de Groix montre la présence de 25 mégalithes [4]. Quelques photos anciennes de L. Le Pontois permettent d'avoir une idée de l'état de conservation des mégalithes présents sur l'île de Groix au début du XX^e siècle.

La pointe des Chats est la partie la plus basse de l'île et est fortement exposée aux tempêtes et grandes marées. C'est pourquoi, depuis quelques années, la frange littorale de cette zone est régulièrement attaquée et rongée par la mer.

Les fortifications allemandes encore présentes à proximité sont presque situées sur le trait de côte et se retrouveront prochainement sur l'estran. C'est donc un secteur qui mérite une attention toute particulière par son exposition aux intempéries, dans la mesure où les vestiges archéologiques y seront détruits à court terme. Le dolmen découvert est fortement endommagé et les premières dalles du couloir possédant un faible ancrage au sol commencent à être déchaussées par les assauts de la houle.

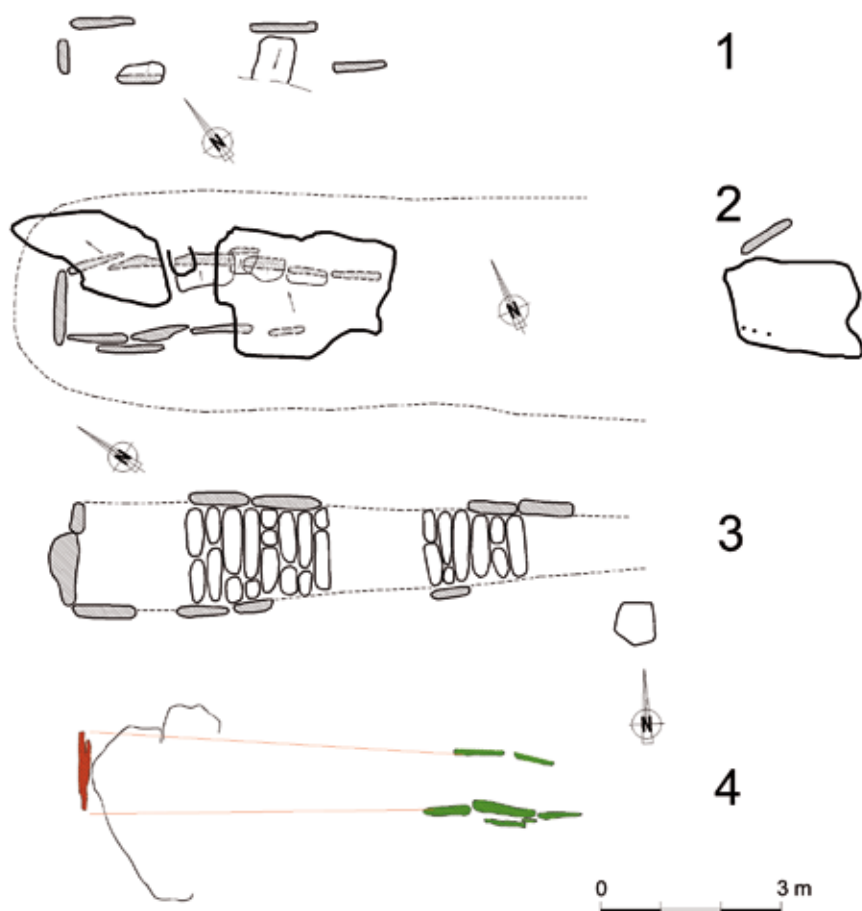
Quelques données architecturales

L'observation de la structure mégalithique montre clairement la présence d'un tumulus dégradé par l'action marine dans lequel se trouve engagé un espace sépulcral dont quelques dalles sont visibles côté est, ainsi qu'une dalle de chevet et une dalle de couverture brisée.

Selon nos premières observations, il semble que nous ayons en place un dolmen en allée couverte. L'axe de l'espace sépulcral se situe bien en face de la dalle de chevet imposante et massive comme dans la plupart des dolmens en allée couverte. Les deux parois parallèles de

la sépulture semblent s'évaser vers la dalle de chevet, la largeur encore visible côté entrée du monument est de 0,80 m, elle atteindrait environ 1,35 m de large à l'extrémité occidentale de la chambre sépulcrale. Une seule dalle de couverture est encore présente.

Le dolmen en allée couverte de la pointe des Chats a une longueur actuelle de 7,60 m. Par comparaison, le monument de Men Yam de l'île de Groix est sensiblement de la même dimension que celui de la pointe des Chats. Celui de Lann-Bihan est beaucoup plus long avec 12 m, et celui de Kerloret mesure 5,50 m. Tous ces monuments de l'île de Groix sont à l'état de ruine et les dimensions proposées sont des estimations [5].



[5] Comparaison avec les dolmens en allée couverte présents sur l'île de Groix. 1 - Kerloret, 2 - Lann-Bihan, 3 - Men Yam, 4 - La pointe des Chats (d'après P. Gouézin).

Un relevé topographique a été réalisé afin de bien appréhender l'état de conservation de la masse tumulaire. Une hauteur de 1,20 m est visible sur les courbes des dénivelés côté phare à l'est. Côté estran, deux mètres séparent le niveau du paléosol du niveau supérieur de la masse tumulaire, la partie dégradée sur cette face ouest montrant une paroi abrupte. La partie est du tumulus est fortement dégradée par un enlèvement de matériaux et une dépression importante se matérialise au nord-ouest par un possible passage autrefois utilisé.

La méthodologie appliquée pour l'observation de la masse tumulaire et la compréhension architecturale de cette dernière est issue de l'archéologie du bâti. Récemment développée dans l'ouest de la France (adaptée aux constructions en

pierre sèche), cette méthode améliore la lecture architecturale des tumulus, la compréhension de l'historicité de ces derniers et permet de mieux comprendre toute l'ingénierie de construction des bâtisseurs (Laporte *et al.*, 2014 ; Gouézin *et al.*, 2019, 2020).

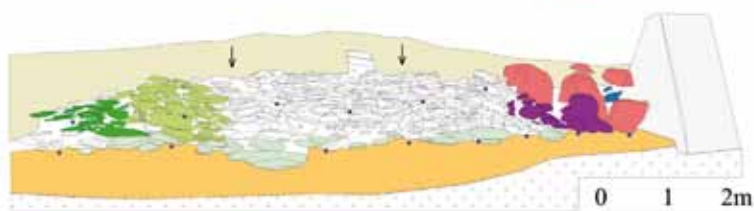
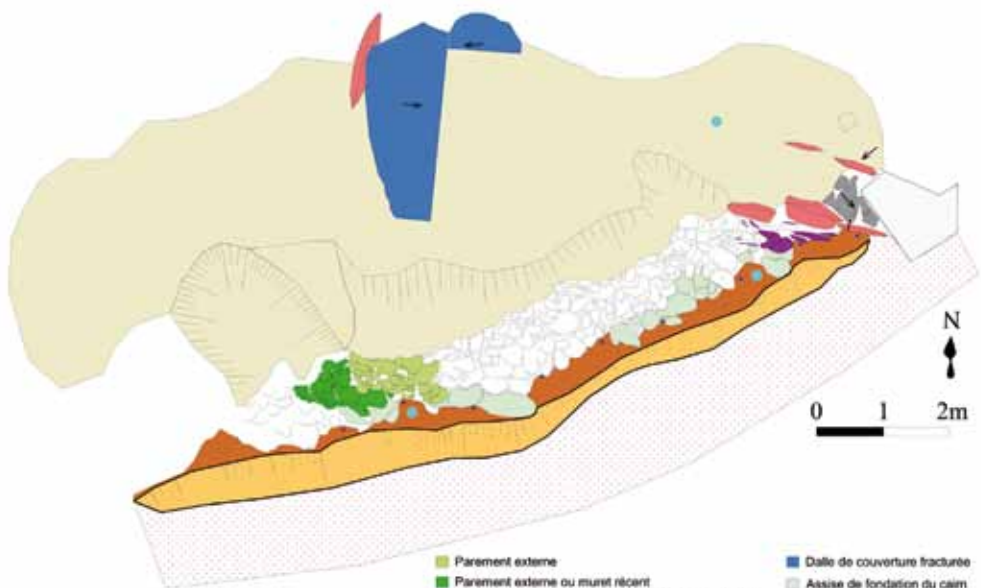
Nous avons donc effectué un léger nettoyage complet de la masse tumulaire apparente afin de mieux cerner l'ensemble des galets et autres plaquettes qui la constituent, sans déstabiliser les dalles principalement englobées dans une terre sableuse d'infiltration [6, 7].

L'ensemble est engagé dans un talus dunaire plus ou moins remanié qui était surmonté par une clôture défensive et prolongé à l'est par un mur en béton. Il apparaît que dans le secteur ouest, situé à l'arrière de la dalle de chevet, des perturbations en creux ont profondément altéré l'état du sol naturel. Cette zone est très fragile et se dérobe sur l'estran. La partie nord du tumulus disparaît rapidement au-delà de la paroi interne de l'espace sépulcral ainsi que de la dalle de couverture et la masse tumulaire est quasi absente. Par contre, à l'ouest, à l'arrière de la dalle de chevet, la masse tumulaire est encore présente sur une largeur de trois à quatre mètres puis disparaît comme nous l'avons explicité ci-dessus [8, 9, 10, 11].



[6] Haut : nettoyage des structures archéologiques du tumulus.

[7] Bas : vue générale de la coupe du monument après nettoyage.



- [8] Haut : plan du monument réalisé après nettoyage (vue de dessus et vue de face).
- [9] Haut gauche : vue plongeante de la coupe d'érosion du tumulus ainsi que de l'entrée de l'espace funéraire matérialisé par deux parois parallèles et quelques dalles verticalisées.
- [10] Bas gauche : détail du parement externe de délimitation du cairn ou tumulus.
- [11] Bas droit : détail de l'entrée du monument dégagée par l'érosion marine.

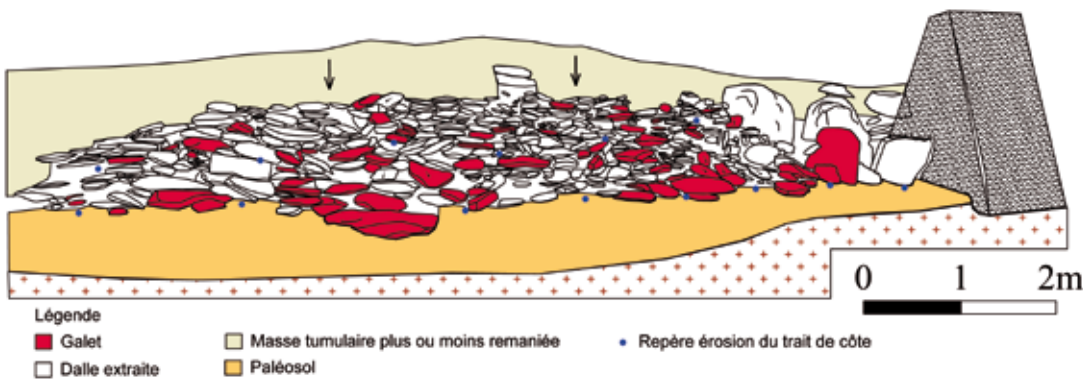
S'il s'agit bien d'un dolmen en allée couverte, cinq orthostates sont visibles, trois alignés au sud et deux au nord. Ces éléments architecturaux viennent buter sur le mur défensif bétonné. C'est la partie sud-est du tumulus qui est fortement dégradée par la houle régulière des marées et surtout lors des fortes tempêtes. Le paléosol bien visible dans cette coupe d'érosion disparaît également avec cette érosion, laissant se découvrir le substrat rocheux.

Le tumulus, essentiellement constitué de dalles plates, est délimité par un parement externe retrouvé dans le secteur ouest, ceci sur une longueur visible de 1,50 m. Il est très bien construit avec un léger fruit et conservé sur une hauteur de 0,90 m. La constitution de la masse tumulaire laisse apparaître une assise de fondation constituée de dalles plates, pour la plupart des galets. Elles sont posées, bien à plat et disposées en un dallage régulier. Le remplissage de ce tumulus a

été réalisé avec des galets ou des dalles extraites du substrat rocheux. Un relevé précis de cet état des lieux montre une utilisation importante de galets, notamment pour l'assise de fondation. Ces derniers représentent environ 30 % de la matière première mise en œuvre. Le trait de côte de cette période du néolithique récent étant probablement à proximité du monument [12]. L'ensemble des matériaux collectés ou extraits provient donc de l'environnement immédiat du monument, comme les glaucophanites à grenats et les quartzites à glaucophane. Le substratum rocheux situé sous l'assise du monument est en micaschiste.

Et après....

Les observations réalisées lors de notre intervention auront permis d'établir un état des lieux sanitaire du monument [13]



[12] Haut : plan de la coupe du monument avec répartition de l'utilisation de galets ou de dalles extraites.
 [13] Bas : modélisation 3D du site par photogrammétrie et photos drone.

et de mettre en œuvre un plan de prévention pour la préservation du site. La prise en compte de ce vestige archéologique vient compléter le plan de gestion de la réserve naturelle nationale et fait l'objet d'une veille régulière par la conservatrice afin d'évaluer sa dégradation au fil de l'eau... Nombreux sont les vestiges archéologiques côtiers menacés par la montée des eaux et les gestionnaires d'espaces naturels protégés sont bien placés pour veiller sur ce patrimoine.

La mise en œuvre d'un plan de sauvegarde du monument par consolidation du tumulus là où il est le plus exposé devrait permettre une meilleure protection de ce dernier, en espérant que les coups de boutoir des marées ne soient pas trop destructeurs. Mais la partie n'est pas gagnée, les dernières marées ont déjà érodé notre consolidation. ■

Bibliographie

GOUÉZIN P., 2017 – *Structures funéraires et pierres dressées, Analyses architecturales et spatiales, Mégalithes du département du Morbihan*. Thèse de doctorat, Université de Rennes 1, 1021 p.

GOUÉZIN P., COUSSEAU F., MARTIN C. & ROBERT C., 2017 – Découverte d'un ensemble mégalithique à la Pointe des Chats, Île de Groix (Morbihan). *Bulletin de l'A.M.A.R.A.I.*, n° 30, 2017, pp. 53-68.

LAPORTE L., PARRON I. & COUSSEAU F., 2014 – Nouvelle approche du mégalithisme à l'épreuve de l'archéologie du bâti, in SÉNÉPART I., BILLARD C., BOSTYN F., PRAUD Y. & THIRAULT E. (dir.), *Méthodologie de recherches de terrain sur la préhistoire récente en France*, Actes du colloque RMPR-Internéo (Marseille, 2012), Toulouse, Archives d'Ecologie Préhistorique, pp. 169-186.

Les plans DAO, modélisation 3D et photos sont de P. Gouézin.

Philippe GOUÉZIN, docteur en archéologie, est chercheur à l'université de Rennes 1 (UMR 6566 CReAAH). philgouez@orange.fr

Chloé MARTIN est chargée de coordination du projet ALERT à l'université de Rennes 1 (UMR 6566 CReAAH). martin.chloe.26@gmail.com

Catherine ROBERT et **Léa TRIFAULT** sont responsables de la réserve naturelle nationale François Le Bail de l'île de Groix. rn-groix@bretagne-vivante.org



Les pratiques naturalistes à l'époque de la recomposition ontologique des mondes

Loïc ROBIN

En France, depuis une vingtaine d'années, de nombreux questionnements philosophiques, anthropologiques et sociologiques ont cherché à repenser nos relations à la nature et aux êtres vivants. Mais paradoxalement, peu de ces questionnements ont porté sur les pratiques réelles des naturalistes, pourtant parmi les premiers concernés. Dans un article paru en juillet 2020 dans la revue *Penn Ar Bed*, Jean-Michel Le Bot invitait les naturalistes à ne pas se passer du concept de « nature ». Or, pour peu qu'on soit sensible à d'autres modes de relations, la critique du concept de « nature » apparaît comme un préalable indispensable à des changements radicaux dans nos manières habituelles de vivre l'expérience du monde. Ce à quoi les naturalistes n'échapperont pas. C'est pourquoi leurs pratiques, elles-mêmes profondément imprégnées d'une certaine culture de la « nature », ne sauraient se passer de cette critique. C'est ce dont nous souhaitons discuter dans cet article.

Dans son article intitulé « Se passer du concept de nature, vraiment ? », le sociologue Jean-Michel Le Bot s'interroge sur les rapports entre pratiques naturalistes et ontologie naturaliste, entendue dans le sens que lui a donné l'anthropologue Philippe Descola¹. Si l'auteur rappelle à cette occasion que les ontologies peuvent être définies comme des schèmes de la pratique, en ce sens qu'elles « sont intériorisées par les agents sociaux aux cours de leurs apprentissages », et qu'ainsi intériorisées, elles « contribuent à conditionner les comportements et deviennent des sortes d'évidences, qui conduisent notamment

à traiter les autres ontologies comme autant d'absurdités », c'est surtout pour s'interroger sur les conséquences de la remise en question de ces schèmes sur les pratiques de celles et ceux qui ont fait de l'observation de la « nature » leur passion ou leur métier.

L'auteur pointe en effet les nombreuses critiques sociologiques et philosophiques de l'ontologie naturaliste, critiques qui ont émergé depuis les années 2000, notamment sous l'impulsion des travaux de Bruno Latour, remettant en cause la distinction entre nature et culture et appelant à rejeter la notion de nature,

¹ Les lecteurs non familiers du travail de Philippe Descola et de sa classification de nos manières de nous rapporter au monde pourront d'ailleurs trouver dans cet article une très claire présentation des différentes ontologies dont nous allons parler ici.

notion qui a trop souvent conduit « à faire intervenir toujours plus les humains » en favorisant « une relation de sujet à objet, qui encourage l'exploitation et à terme la destruction » (Latour, 2004, p. 35).

C'est donc dans ce cadre de remise en cause de l'ontologie naturaliste que le sociologue s'interroge : qu'en est-il alors des pratiques naturalistes, par exemple celles des fondateurs de l'association Bretagne Vivante – dont l'auteur rappelle qu'ils sont les héritiers de la pensée scientifique telle qu'elle s'est développée en Europe tout particulièrement depuis le XVII^e siècle – ou encore celles de ses membres actuels, s'inscrivant dans la tradition de l'histoire naturelle et cette continuité bien vivante de l'observation directe ?

Dissocier schème et pratique

De prime abord, faire le lien entre les pratiques naturalistes d'amateurs éclairés ou de spécialistes reconnus et les remises en cause parfois virulentes de l'ontologie naturaliste ne va pas de soi, quand bien même ces pratiques seraient subordonnées à ce schème de pensée². D'où peut naître dès lors cette inquiétude ?

Cette inquiétude naît tout d'abord de la remise en cause d'un certain usage des mots. En effet, les critiques adressées à l'ontologie naturaliste vont jusqu'à mettre en question l'emploi même du mot « nature », mot-valise, mot fourre-tout³ résument à lui seul tout l'attirail des raisons et des efforts de pensée pour se distinguer du sauvage, de l'animal, du non humain...

Il est sans doute inconfortable de se voir privé d'un mot, a fortiori lorsqu'il est omniprésent dans le vocabulaire et dans la définition même d'une association de protection. Par habitude nous utilisons le mot « nature » pour désigner ce qui se trouve confusément devant nous, en dehors de nous, ce qui se tient là si différent de nous, ou qui nous échappe entièrement, et nous éblouit dans son altérité radicale, bouvreuil ou paysage. Mais cela suffit-il pour en défendre son usage ? Cela suffit-

il pour rendre compte de la profondeur de nos relations aux autres vivants en général ? N'est-ce pas plutôt un mot si usé qu'il nous empêche de dire autrement et peut-être de percevoir différemment ce tissu vivant dont nous faisons partie ?

À en croire l'auteur, non. Ce mot serait d'autant plus nécessaire que, pour prendre l'exemple de la botanique, se former à cette pratique nécessiterait (nous citons) « d'acquérir un vocabulaire, se former à une langue, indissociable de l'ontologie naturaliste ».

Afin de mettre en évidence cette indissociabilité, l'auteur s'essaie d'ailleurs à tirer toutes les conséquences d'une expérience de pensée : adopter le point de vue animiste des Achuar, comme nous y invite souvent l'anthropologue et dessinateur Alessandro Pignocchi dans ses ouvrages : « *Qu'apporterait dans un Penn ar Bed sur la géologie de la presqu'île de Plougastel (...) un article expliquant, conformément à l'ontologie animiste des communautés aymaras des Andes boliviennes, que les pierres sont vivantes ?* »

Et l'auteur de conclure : « *Aller jusqu'au bout de cette logique supposerait de renoncer aux inventaires faunistiques et floristiques tels qu'ils sont menés actuellement, puisqu'ils s'appuient bien sur une classification du vivant indissociable de l'ontologie naturaliste de la modernité occidentale, basée sur la notion d'espèce et la nomenclature binominale héritée de Linné.* »

C'est ce point que nous souhaitons discuter.

Dans son ouvrage *La pensée sauvage*, Claude Lévi-Strauss rappelle, dans le premier chapitre intitulé *La science du concret*, combien l'attention aux données sensibles est restée trop souvent un aspect négligé de la pensée des « primitifs », cet appétit de connaissances objectives impliquant des démarches intellectuelles et des méthodes d'observation comparables à celles de la science moderne : « *Chaque civilisation a tendance à surestimer l'orientation objective de sa pensée (...). Quand nous*

2 L'auteur a d'ailleurs raison lorsqu'il insiste sur le risque de considérer le naturalisme comme un bloc, dès lors qu'on perd de vue les différences bien réelles qui existent à l'intérieur d'une ontologie.

3 Descola rappelle à juste titre que ce mot ne doit pas tant « aux efforts cumulés d'une cohorte de grands esprits et d'artisans ingénieux mais qu'elle (la nature) est peu à peu construite comme un dispositif ontologique d'un genre un peu particulier servant d'assise à la cosmogénèse des Modernes » (Descola, 2005, p. 123).



Walther Otto Müller, Viola tricolor. Viola tricolor est l'ancêtre de la pensée cultivée. Une planche de P.-J. Redouté illustre également le livre de Lévi-Strauss, La pensée sauvage. Elle a été choisie à dessein : pour Lévi-Strauss, la pensée à l'état sauvage serait un attribut universel de l'esprit humain.

commettons l'erreur de croire le sauvage exclusivement gouverné par ses besoins organiques ou économiques, nous ne prenons pas garde qu'il nous adresse le même reproche, et qu'à lui son propre désir paraît mieux équilibré que le nôtre⁴. »

Pour appuyer sa démonstration, Lévi-Strauss cite de nombreuses sources ethnologiques. Ainsi, pour l'Océanie :

« Les facultés aiguës des indigènes leur permettaient de noter exactement les caractères génériques de toutes les

4 Lévi-Strauss, 1962, p. 123. Pour les citations à suivre, voir pp. 13-63.

espèces vivantes, terrestres et marines, ainsi que les changements les plus subtils de phénomènes naturels tels que les vents, la lumière et les couleurs du temps, les rides des vagues, les variations du ressac, les courants aquatiques et aériens. »

Ou encore, à propos d'une population de pygmées des Philippines : *« Un trait caractéristique des Negrito, qui les distingue de leurs voisins chrétiens des plaines, réside dans leur connaissance inépuisable des règnes végétal et animal. Ce savoir n'implique pas seulement l'identification spécifique d'un nombre phénoménal de plantes, d'oiseaux, de mammifères et d'insectes, mais aussi la connaissance des habitudes et mœurs de chaque espèce. »*

Pour satisfaire à la curiosité des chirop-térologues de notre connaissance, on pourra encore citer cette remarque : *« Le sens aigu d'observation des pygmées, leur pleine conscience des relations entre la vie végétale et la vie animale... sont illustrés de façon frappante par leurs discussions sur les mœurs des chauves-souris. Le tididin vit sur le feuillage desséché des palmiers, le dikidik sous les feuilles du bananier sauvage, le litlit dans les bambouseraies, le kolumboy dans les cavités des troncs d'arbres, le bonanabâ dans les bois touffus, et ainsi de suite. »*

Lévi-Strauss souligne également la richesse de ces connaissances chez les enfants, cette fois à propos d'une population des îles Ryukyu : *« Même un enfant peut souvent identifier l'espèce d'un arbre d'après un menu fragment de bois et, qui plus est, le sexe de cet arbre, selon les idées qu'entretiennent les indigènes sur le sexe des végétaux ; et cela, en observant l'apparence du bois et de l'écorce, l'odeur, la dureté, et d'autres caractères du même type. Des douzaines et des douzaines de poissons et de coquillages sont connus par des termes distinctifs, ainsi que leurs caractéristiques propres, leurs mœurs, et les différences sexuelles au sein de chaque type. »*

Remarque qu'il est intéressant de mettre en parallèle de celle que Baptiste Morizot fait à propos de l'extinction moderne de l'expérience de la nature, à la suite de l'écrivain et lépidoptériste Robert Pyle : *« Une étude récente montre ainsi qu'un enfant nord-américain entre 4 et 10 ans est capable de reconnaître et distinguer*

en un clin d'oeil expert plus de mille logos de marques, mais n'est pas en mesure d'identifier les feuilles de dix plantes de sa région. La capacité de discrimination des formes et styles d'existence des autres êtres vivants est massivement redirigée vers les produits manufacturés, et cela se redouble d'une sensibilité très faible aux êtres qui peuplent avec nous la Terre » (Morizot, 2020, p. 18).

On ne saurait bien entendu faire grief de cette situation à une association comme Bretagne Vivante, dont l'un des buts est précisément le développement du goût et de l'intérêt pour les sciences naturelles. Mais on ne saurait néanmoins dédouaner notre monde imprégné d'ontologie naturaliste et de culture matérialiste de n'être pour rien dans cette ignorance des choses et des vivants non-humains qui nous entourent. C'est pourtant ce que semble vouloir faire l'auteur, lorsqu'il dénonce les « raccourcis discutables » qui conduisent à assimiler une cosmologie à un système économique, le capitalisme industriel, afin d'établir sa responsabilité historique dans la crise écologique. Il peut certes avancer que « le naturalisme, c'est aussi ce qui a permis la naissance de l'écologie scientifique », on ne pourra qu'être frappé par son insistance à défendre cet héritage.

Reprenons le fil argumentatif de l'auteur. Renoncer « en bloc » au naturalisme, ce serait renoncer au mot « nature », par suite aux inventaires naturalistes et à la nomenclature binominale. Notre avis est qu'il y a là aussi un raccourci discutable.

Lorsque Lévi-Strauss cherche, dans le chapitre 2 de *La pensée sauvage*, à mettre à jour les logiques des classifications totémiques, il remarque que les classifications indigènes « ne sont pas seulement méthodiques et fondées sur un savoir théorique solidement charpenté. Il arrive aussi qu'elles soient comparables, d'un point de vue formel, à celles que la zoologie et la botanique continuent d'utiliser » : *« D'une façon générale, on peut dire que les dénominations garani forment un système bien conçu et – cum grano salis – qu'elles offrent une certaine ressemblance avec notre nomenclature scientifique. Ces indiens primitifs n'abandonnaient pas au hasard la dénomination des choses de la nature, mais ils réunissaient des conseils de tribu pour arrêter les termes qui correspondaient le mieux aux caractères des espèces, classant avec beau-*

coup d'exactitude les groupes et les sous-groupes... Garder le souvenir des termes indigènes de la faune d'un pays n'est pas seulement un acte de piété et d'honnêteté, c'est aussi un devoir scientifique. »

Voici ce qu'écrit l'ethnologue Dennler, ce qui conduit Lévi-Strauss à regretter que « *devant tant de précision et de minutie, on se prend à déplorer que tout ethnologue ne soit pas aussi un minéralogiste, un botaniste et un zoologiste, et même un astronome...* » : « *En effet, on découvre chaque jour davantage que, pour interpréter correctement les mythes et les rites (...), l'identification précise des plantes et des animaux dont il est fait mention, ou qui sont directement utilisés sous forme de fragments ou de dépouilles, est indispensable.* » Avouons-le, c'est loin d'être le cas de notre situation ! On peut d'une façon s'en réjouir : si quelque chose se trouve aux antipodes des mythes contemporains de l'*homo oeconomicus*, de notre modèle extractiviste et des obsessions de notre culture technophile, ce sont peut-être bien les faits et gestes de ces observateurs patients d'un marais, d'une plante ou encore d'un insecte. Et nous croyons, pour en connaître quelques-uns, qu'ils n'ont rien à envier à ces Eskimo de Dorset qui « *sculptaient des effigies d'animaux dans des parcelles d'ivoire grosses comme des têtes d'allumettes, avec une exactitude telle qu'en les examinant au microscope les zoologistes distinguent les variétés d'une même espèce : par exemple, le plongeon commun et le plongeon à gorge rouge.* » Qu'est-ce qui distingue, dès lors, un observateur naturaliste d'un observateur animiste ? Sommes-nous condamnés à vivre dans un monde en décomposition, sans réenchâtement possible ? Ou pour le dire autrement : l'observation et la connaissance scientifiques des êtres sont-elles, comme l'auteur de l'article le croit, si dépendantes de notre ontologie naturaliste ?

Par bien des aspects, nous ne croyons pas à cette indissociabilité évoquée par l'auteur. Au contraire, nous souhaitons avancer que les affects et méthodologies des naturalistes (qu'ils soient botanistes, ornithologues, myrmécologues...) sont déjà des tentatives très concrètes pour s'extraire et se déprendre des jugements et croyances propres à notre ontologie naturaliste moderne.

Dans un texte écrit pour fêter le dixième anniversaire de la formation BTS gestion et protection de la nature (Robin, 2015, pp. 1-7) – formation dans laquelle j'enseigne –, j'avais souhaité rendre hommage à la capacité d'observation des étudiants, à leurs manières passionnées de se pencher sur le monde, d'en distinguer les moindres particularités, d'en relever les différences et d'en cartographier les présences. Je voyais dans ces attitudes une façon de mettre entre parenthèses l'univers mental qui nous imprègne et nous envahit chaque jour, une façon de suspendre nos habitudes de pensée, de se soustraire à la logique des flux contemporains de l'information et d'échapper aux dispositifs techniques de captation de l'attention. Je cherchais alors à révéler la puissance philosophique de ces regards, capables de s'abstraire de la gangue de nos perceptions habituelles, de nos regards si peu précis sur les choses et nos usages imparfaits des mots.

C'est en les regardant, si attentifs à la prolifération des vivants et à la classification de leurs plus discrètes singularités, que nous pouvons comprendre qu'il est possible de se déprendre un instant du monde dualiste qui façonne si souvent nos journées : d'un côté l'omniprésence du monde mental de nos occupations, monde pétri d'injonctions, de contraintes, de sollicitations et d'aliénations ; de l'autre le monde *naturel*, vécu comme *cadre de vie* plus ou moins agréable, comme *environnement* – à aménager, à tondre, à tailler – ou comme *paysage* défilant sur la toile de fond de nos déplacements quotidiens.

Ces observations naturalistes, ces pratiques imprégnées de savoirs éthologiques très fins et de connaissances évolutives profondes, ne sont pas, quoiqu'en pense notre sociologue, des manières propres à l'ontologie naturaliste. Bien au contraire, nous pensons que les perspectives offertes par l'observation naturaliste du monde permettent de dénouer en nous l'intrication des schèmes et des pratiques hérités du naturalisme, entendu comme culture mais aussi comme ingénierie de nos mondes quotidiens, façonnés de toutes parts par la redirection massive de nos capacités d'attention vers les centres actifs du désir, de la consommation et du travail.

Pourquoi les dualismes qui imprègnent l'ontologie naturaliste seraient-ils né-

cessaires à l'observation attentive des êtres ? En quoi les mots *culture*, *raison*, *esprit* peuvent-ils nous être utiles, dès lors qu'ils ne sont attribués qu'à un propre de l'homme ? Le mot « nature » lui-même peut-il encore caractériser ce qui nous semble le moins transformé par nos activités, quand tout autour de nous a été modifié, bouleversé, saccagé ? Et cette opération de rassembler les choses en un tout indéterminé, la *Nature*, en quoi est-elle indispensable à l'identification et la catégorisation des êtres en familles, genres et espèces ?

Quoiqu'il en soit, s'il y a une chose qui nous semble digne d'être enseignée, critiquée et mise en perspective, c'est bien tout ce système de valeurs et d'oppositions (entre la nature et la culture, entre le corps et l'esprit, entre le cultivé et le sauvage...), de schèmes de pensée et d'usages non réfléchis de la langue, de césures artificielles dans le continuum de nos sensibilités, de productions généralisées d'ellipses dans un monde vécu comme essentiellement *divisé*.

Nous disposons pour cela d'un puissant levier : l'observation des vivants non-humains, leurs manières d'être au monde, leurs façons d'interagir. Cette pratique est *radicale* : elle nous offre une expérience de mise en suspens de nos schèmes mentaux et de nos adhésions naïves aux thèses de l'ontologie naturaliste, tout en nous faisant entrevoir la possibilité d'une autre configuration du monde, plus sensible et plus intelligible. À ce titre elle est déterminante pour nous aider à nous extraire de notre cécité et nous déloger dans nos certitudes d'être les plus universels des hommes. Pour paraphraser Alessandro Pignocchi, une recomposition des mondes est indispensable (Pignocchi, 2019).

C'est pourquoi il ne nous paraît pas des plus judicieux d'appeler les naturalistes de Bretagne Vivante à se tenir à l'écart de cette recomposition, à tout le moins les mettre en garde contre l'abandon d'une certaine culture de la nature.

Mais alors, quel chemin emprunter pour faire entendre différemment cette voix « pour la Nature »⁵ ? Comment articuler autrement schèmes et pratiques ? Comment et quoi recomposer ? Et quels rôles peuvent jouer les naturalistes dans cette recomposition ?

Douter de notre schème naturaliste

Lors d'un séminaire intitulé « Le pistage comme forme d'attention, du terrain à l'histoire de l'art », les philosophes Estelle Zhong Mengual et Baptiste Morizot (qui a fait du pistage des animaux la méthode d'investigation la plus à même de retisser nos rapports aux non-humains et au vivant en général) rappellent que ce pistage n'est pas une pratique naturaliste comme les autres, en tout cas qu'elle se distingue fortement de ce qu'on appelle habituellement le cochage, pratique courante chez les ornithologues consistant à cocher dans les guides spécialisés les espèces ayant déjà fait l'objet d'au moins une observation personnelle. Morizot insiste même sur le caractère anecdotique de l'acte d'identification dans le pistage : il s'agit de dépasser la pratique de nomination en s'intéressant plus précisément d'une part aux comportements des animaux pistés, d'autre part aux relations qu'ils entretiennent avec leur milieu et les autres êtres vivants, enfin à l'histoire évolutive de ces relations. Pour cela, il est nécessaire, dit-il, de faire appel à trois corpus différents de savoirs : celui de l'éthologie, ou science des comportements, celui de l'écologie, ou science des relations, enfin celui de l'évolution, comprise comme histoire du vivant (Morizot & Zhong Mengual, 2018).

Les marquages territoriaux d'une meute de loups nous en donne un exemple concret. Pour Morizot, ces laissées et grattis témoignent des capacités conventionnelles de ces animaux, parce que ces signes sont investis d'une fonction géopolitique : un individu est capable de détecter l'identité de l'animal qui a laissé là un marquage, son sexe, son régime alimentaire, sa disponibilité sexuelle, la meute à laquelle il appartient, et jusqu'à son état émotionnel. Cette « production d'une héraldique » est dite géopolitique parce qu'elle conditionne également d'autres comportements interspécifiques, par exemple des laissées de mustélidés ou de renard à proximité des excréments déposés par les loups.

À partir de cet exemple, Morizot nous invite à dépasser nos préjugés ontolo-

5 C'est là le slogan de l'association Bretagne Vivante.

giques, préjugés qui nous ont conduits à considérer l'animal comme un vivant apolitique dénué de langage et incapable de répondre. Mais il note que ces préjugés imprègnent jusqu'à nos concepts scientifiques eux-mêmes, incapables de rendre compte des modes de représentations et de significations animales. Ainsi en est-il du concept de « ségrégation de niches », habituellement avancé pour expliquer la répartition spatiale des oiseaux dans les différents étages de la végétation. Pour Morizot, ce concept ne permet pas de rendre compte de ce qui se joue véritablement lorsque les loups laissent des marquages le long d'une route départementale qu'ils empruntent la nuit : ici, la ségrégation temporelle d'un territoire témoigne d'une volonté de partager les aménités environnementales et de diminuer l'agressivité interspécifique. Ces laissées sont donc « *des indices visibles de structures invisibles, politiques et géopolitiques.* »

Notre souci est que nous ne sommes pas formés à voir ces structures. Trop imprégnés d'ontologie naturaliste, trop habitués à manier des concepts scientifiques réducteurs, trop prompts à user de mots qui ne permettent pas de saisir ce qui se joue pourtant là sous nos yeux, la puissance de vie des êtres doués de sensibilité et d'agentivité, occupés à composer et à recomposer indéfiniment des mondes de significations animales, des instants de communications inouïes, dont l'exubérance excède nos catégories de pensées et reste en dehors de notre attention. Pourtant, par-delà l'identification et la classification, c'est de cela que nous devrions nous occuper. Car ces structures invisibles sont les plus à même de nous offrir de nouvelles pistes d'investigation et de recherche. Elles sont les plus à même de recomposer des enchantements en réouvrant nos vies à l'altérité et à la richesse du vivant.

Comment concrètement y parvenir ?

Dans une très belle réflexion sur le destin commun entre les animistes et les naturalistes, Baptiste Morizot et l'anthropologue Nastassja Martin rappellent que les naturalistes devraient se laisser affecter par l'ontologie animiste, à l'instar des animistes qui usent « des concepts d'écologie scientifique

pour donner de la force et traduire leurs revendications sur la terre et sur leurs relations au vivant » (Martin & Morizot, 2018).

Pourtant, nous en sommes bien conscients, cela ne va pas faire de nous, comme par magie, des Indiens dans la ville. S'il faut du temps pour désapprendre et se défaire de nos schèmes cognitifs et langagiers, il nous faut surtout, puisque nous vivons dans un monde formé de toutes parts par cette métaphysique naturaliste, reconfigurer différemment ce monde qui affecte notre sensibilité et notre intelligence, qui en diminue les potentialités de vie, qui appauvrit les interrelations et altère la joie d'être à l'écoute des autres, humains et non-humains. Citons Morizot et Martin : « *Nous sommes aussi le naturalisme qui se défend contre lui-même, contre sa forme sclérosée, qui se défend de l'intérieur, et qui essaie d'en faire sauter les coutures, non pas face à nos victimes animistes, mais côte-à-côte face au dérobement du monde partagé sous nos pieds.* » En ce sens, notre situation n'est pas différente de celle des animistes. Car les animistes, comme nous, ont vu leur monde se dérober sous leurs pieds : déforestation, extraction, mise en culture, disparition des espèces... Nous sommes donc embarqués dans la même aventure.

Nous pensons que les naturalistes, voyageurs et curieux, habitués qu'ils sont à documenter l'appauvrissement et la richesse de ce monde, sont les guetteurs de cette crise. À suivre depuis longtemps déjà les pistes animales et à se retrouver ainsi à la croisée des chemins, entre animisme et naturalisme, ils ont un rôle déterminant dans la recomposition sociale des puissances d'enchantement et dans la reconfiguration d'une meilleure habitabilité du monde. Nous l'avons vu, à l'aide des savoirs éthologiques, écologiques et évolutionnistes, il leur est possible d'interpréter les moins visibles des manifestations du vivant comme des traces éphémères d'un riche réseau de relations, et c'est pourquoi ils sont les plus à même de nous extraire des schèmes naturalistes à l'origine de nos cécités et de nos insensibilités. Aussi, quoiqu'ils pensent du naturalisme, ils doivent être entendus comme les premiers interprètes d'une nature toujours en attente d'être socialisée, politisée, quand bien même cette



Frontispice de l'édition originale de la Flora Lapponica, livre de Carl von Linné paru en 1737 suite à son expédition en Laponie en 1732. C'est la première mise en pratique des idées de Linné sur la nomenclature et la classification. Les Samis sont le peuple autochtone de la Laponie, connus pour leur chamanisme. Sur le frontispice, au premier plan, on peut d'ailleurs observer... un tambour chamanique.

nature ne se nicherait plus que dans les jardins ordinaires ou dans les bords de champs cultivés les plus tristes⁶.

Mais dire cela ne suffit pas. En effet, nous avons le sentiment que quelque chose nous échappe, que nous ne pourrions pas comprendre cette situation tant que ne seront pas conscientisées et analysées ces affections qui les touchent. Et à y regarder de plus près, en adoptant comme les apprentis naturalistes une disponibilité plus grande à l'égard du monde et de ses significations, nous commençons à comprendre qu'ils sont peut-être les truchements d'une ontologie plus imprégnée d'animisme que de naturalisme. Et si nous ne l'avons pas encore vu, si nous n'avons pas encore

pris pleinement conscience de cela, c'est sans doute que nous tenons trop à notre culture, que nous y adhérons naïvement, ou que nos conditionnements de pensée sont si puissants qu'ils nous empêchent de considérer autrement nos actions, quand bien même celles-ci relèveraient d'un mode de pensée tout à fait différent.

Car finalement cela ne colle pas : ni les pratiques d'observation attentive des êtres ni les engagements politiques et associatifs des naturalistes ne coïncident avec l'ontologie naturaliste occidentale aujourd'hui tant critiquée. Par contre, de nombreuses analogies peuvent être faites avec les mondes sociaux animistes. Lévi-Strauss en son temps l'avait déjà fort bien noté. Il apparaît dès lors plus pertinent de changer radicalement de cadre conceptuel pour décrire ces pratiques, et de les rattacher à des schèmes de pensée auxquels elles s'accordent plus justement : admettre l'idée que les naturalistes n'ont jamais été les tenants d'une ontologie naturaliste, et qu'il est plus juste d'affirmer qu'ils sont des *animistes affectés*, théoriquement et pratiquement, par le naturalisme dominant dans notre monde contemporain, désorientés qu'ils sont par un mode de pensée et d'actions qui leur reste le plus souvent étranger, et contre lequel ils luttent, sans toujours savoir bien nommer l'origine de leurs maux. J'en veux pour preuve les nombreux témoignages de naturalistes déçus par les pratiques gestionnaires et les interprétations anthropocentrées du naturalisme, « piégés » dans leurs métiers ou contraints par le manque de sens donné à leurs pratiques. Ils et elles ont, je pense, tout intérêt à reconnaître que ce changement de cadre conceptuel leur offre des perspectives autrement réjouissantes, et qu'ils ou elles ont beaucoup à gagner à assumer leur animisme, socialement et politiquement parlant.

Inventer un animisme hybride

Cela arrive comme une alerte discrète dans un bois, une inquiétude vibrant telle une feuille dans les couleurs mordo-

⁶ On notera ici l'intuition féconde de Gilles Clément, assimilant les espaces délaissés et les franges non cultivées des cultures à un tiers état, intuition qui pointe déjà la nécessité de se saisir de la nature comme d'un lieu politique.

rées des branches et des troncs : alors que j'observe un grimpereau des bois, je me souviens de la phrase d'Aldo Leopold nous invitant à penser comme une montagne. Mais comment configurer en cet instant cette pensée et mes sensations ? Comment se laisser affecter par le lieu pour dépasser mes habitudes dualistes ? Comment composer différemment avec l'altérité des mondes ? Car par bien des aspects, à ce moment-là, alors que l'oiseau grimpe le long d'un chêne, il m'est impossible de répondre à l'invitation de Leopold, à tout le moins de penser comme la vallée à côté de ma maison. La mémoire me fait défaut, le sens de la lecture s'est évanoui, je ne sais pas comment penser.

Je relis ce passage de *l'Almanach* où l'écrivain médite à partir du hurlement d'un loup : « *Chaque être vivant (et bien des morts aussi, peut-être) prête l'oreille à cet appel. Pour le cerf, c'est un rappel du destin de toute chair ; pour le pin, c'est un pronostic de rixes nocturnes et de sang sur la neige ; pour le coyote, c'est une promesse de glanures à venir ; pour le vacher, une menace de découvert à la banque et pour le chasseur, c'est un défi, crocs contre poudre. Pourtant, derrière ces espoirs et ces craintes évidentes et immédiates se cache une signification plus profonde, que la montagne est seule à connaître. Seule la montagne a vécu assez longtemps pour écouter objectivement le hurlement du loup.* » (Leopold, 1949, p. 168).

Le paragraphe suivant précise pourtant que cette écoute objective n'est pas réservée à la montagne. Elle est certes difficile pour les hommes, mais nous en sommes capables. Il s'agit de vivre assez longtemps pour apprendre à se décentrer, en adoptant différents points de vue, celui du loup, du cerf, du coyote, pour que se transforment lentement nos formes d'attention, notre écoute trop humaine des appels : « *Seul un irréductible novice peut ne pas sentir la présence ou l'absence des loups, ou le fait que les montagnes ont une opinion secrète à leur sujet.* »

Nous le savons, c'est sur cette expérience que Leopold fonde la possibilité d'une éthique de la terre étendant nos

considérations morales aux êtres non-humains. Mais cela suffit-il ? Si cette *land ethic* peut nous aider à prendre conscience d'une plus grande exigence morale, suffit-elle à nous déprendre des schèmes de pensée qui la conditionnent ?

Je ne crois pas que Leopold fût un lecteur d'ouvrages anthropologiques. Considéré comme un précurseur de la pensée écologique et un visionnaire des crises qui frappent notre monde aujourd'hui, il ne pouvait anticiper les remises en question de nos modes de relation et les critiques adressées aujourd'hui à notre ontologie naturaliste. Aussi, pouvons-nous dire que la *land ethic* seule ne saurait nous aider à dépasser notre horizon dualiste⁷, et que, plus généralement, toute réflexion éthique ne saurait se passer d'une critique anthropologique des fondements culturels sur laquelle elle repose.

À cet égard, une lecture fine de ce passage de *l'Almanach* est riche d'enseignements. Car d'une certaine façon, tout se passe comme si Leopold nous montrait la montagne sans nous indiquer de chemin, ou, pour le dire autrement, comme s'il nous invitait à penser de manière non naturaliste à l'intérieur même d'un cadre de pensée encore profondément structuré par l'ontologie naturaliste. Il en résulte une certaine opacité que je voudrais maintenant discuter.

Leopold nous invite à écouter les hurlements d'un loup se propager dans les circonvolutions de nos cerveaux pour faire céder les digues de nos sensibilités clivées (comment penser le grimpereau du point de vue de la vallée ?). Cette scène primitive (annonce de la mise à mort, drame sans cesse rejoué de la prédation), racontée selon les lois d'un perspectivisme animal⁸ (on adopte le point de vue du loup, du cerf, du coyote), rendue plus vivante encore par le trope de la personnification (du pin, de la montagne) et hantée par la présence des morts « aussi peut-être », est racontée par Leopold comme une expérience fondatrice : dans l'épiphanie d'une ouverture sensible à tous les êtres et toutes les intériorités vivantes qui composent une scène, nous saisissons enfin la possibilité de penser,

7 J'en veux pour preuve notre profonde ambiguïté morale à l'égard des animaux. Récemment, les mégafeux en Australie en ont été un révélateur puissant : nous avons tous pu voir des images d'Australiens portant secours à de nombreuses espèces piégées par les flammes... espèces faisant par ailleurs l'objet de campagnes d'éradication massive, tels les kangourous.

8 Au sens de l'anthropologue Viveiros de Castro.

de sentir, de vivre plus loin⁹. Et nous le vivons si puissamment que nous pressentons qu'il y a là une manière singulière de se rapporter au monde¹⁰.

Tout *l'Almanach* vibre de ces épiphanies. Que Leopold décrive les pistes animales, qu'il fasse l'histoire d'un chêne qu'il abat, ou qu'il médite sur l'histoire d'un atome, il sait nous mettre en quête de ce sens caché, faire exister ces instants précieux où quelque chose de plus nous est révélé.

Mais rappelons-nous en : « *Seule la montagne a vécu assez longtemps pour écouter objectivement le hurlement du loup... Les montagnes ont une opinion secrète...* » C'est sur ce point que nous voulons insister. Nous sommes peut-être trop préoccupés par les hurlements d'un loup pour entendre ce vers quoi cette personification de la montagne fait signe. Pourtant, cet effet anthropomorphique devrait finir de nous persuader du caractère profondément animiste de cette scène.

Ce passage du chapitre « Penser comme une montagne » est à ce titre exemplaire. Tout se passe comme si Leopold ne pouvait jamais reconnaître comme tel cet animisme, et qu'il lui fallait passer par le détour d'une figure de style pour nous le faire entrevoir. Mais à défaut de pouvoir se déprendre de cette adhésion « naïve » aux schèmes de l'ontologie naturaliste, il ne peut tirer toutes les conséquences théoriques et pratiques de cette expérience pour repenser radicalement nos manières d'être au monde. Certes, il en déduit une éthique nous permettant de mieux arranger nos vies avec celles des autres, humains et non-humains. Mais celle-ci reste, on ne saurait lui en faire grief, trop dépendante de l'ontologie naturaliste pour être réellement efficace¹¹.

C'est pourquoi nous pouvons désormais lire *l'Almanach* comme le calendrier d'un naturaliste en quête d'un animisme perdu (si nous sommes nostalgiques) ou, si nous ne souhaitons pas céder à la solastalgie, le livre d'un écologue en quête d'un animisme à venir.

*

On pourra nous rétorquer que ces considérations théoriques ne nous aident guère. Nous croyons pourtant qu'elles sont indispensables à qui souhaite repenser ses pratiques et en renouveler le sens. Ainsi la perspective d'inventer un animisme hybride peut nous donner une orientation utile. Reste à lui donner consistance.

À qui souhaiterait suivre cette piste, on ne saurait que trop conseiller la lecture du livre que l'anthropologue Eduardo Kohn a consacré aux Indiens Runa (Kohn, 2017). En effet, les analyses qu'il développe sur la pensée sylvestre de ce groupe (notamment leur attention méticuleuse et leur compréhension profonde des systèmes de communications animales) nous engagent à penser différemment de ce que nous appelons trop familièrement penser. Ainsi montre-t-il qu'une théorie trop restrictive de la signification ne peut rendre compte de l'extraordinaire complexité des relations entre humains et non-humains. C'est en ce sens qu'il faut comprendre son invitation à penser au-delà de l'humain : « *Cela suppose d'entreprendre un processus ardu de décolonisation de notre pensée. Cela suppose de « provincialiser » le langage, afin de ménager de la place pour un autre type de pensée – un type de pensée plus vaste, qui englobe l'humain et le soutient. Cet autre type de pensée est celui que*

9 J'emprunte ici à dessein le beau titre du texte de l'anthropologue Nastassja Martin (Martin, 2016).

10 Pour Leopold, il est certain que la véritable expérience fondatrice remonte au jour où, jeune chasseur, il vit mourir une louve. Il nous l'apprend dans le passage qui suit : « *Nous atteignîmes la louve à temps pour voir une flamme verte s'éteindre dans ses yeux. Je compris alors, et pour toujours, qu'il y avait dans ces yeux-là quelque chose de neuf, que j'ignorais — quelque chose que la montagne et elle étaient seules à connaître.* » De nombreuses années séparent cette expérience de l'écriture de *l'Almanach* (on se reportera sur ce point au très beau DVD *La flamme verte*, édité chez Wildproject). Mais quoiqu'il en dise (« *Je compris alors, et pour toujours* »), on pourra douter là aussi qu'il ait saisi toute la profondeur animiste de cette scène.

11 Cette adhésion ontologique non questionnée, ce sens caché finalement resté inaperçu parce que non théorisé, sont archétypiques de l'extraordinaire distinction faite par Jacques Derrida dans *L'animal que donc je suis* : entre d'une part les philosophes ou les théoriciens qui n'ont jamais « enregistré » cette expérience troublante (se sentir vu par un animal), et d'autre part les poètes ou les prophètes, « avouant prendre sur eux l'adresse que l'animal leur adresse », mais dont Derrida dit qu'il n'en connaît pas encore de représentant statutaire, au sens théorique, juridique ou philosophique (Derrida, 2006, p. 33). Leopold, souvent présenté comme un prophète, n'échappe pas à cette analyse.

les forêts pensent, le type de pensée qui pense à travers les vies des gens comme les Runa (ou les autres), qui interagissent intimement avec les êtres vivants de la forêt d'une façon qui amplifie la logique distinctive de la vie. » (Kohn, 2017, p. 292).

On l'aura compris, cette perspective est autrement plus réjouissante que celles qui s'arcbutent sur la défense d'un naturalisme étriqué, notamment dans ses conséquences politiques, puisque cette perspective suppose de préserver les forêts comme des lieux d'une *haute intensité démocratique*. D'ailleurs, un bon nombre d'expériences en témoignent déjà. La lutte pour l'abandon de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes chroniquée par l'anthropologue et dessinateur Alessandro Pignocchi en dessine malicieusement les contours : c'est en adoptant des points de vue animistes que nous saurons enrichir nos réponses à cette crise qui nous étouffe. ■

Remerciements

Merci à Loïs Morel de m'avoir suggéré le titre de cet article.

Bibliographie

DERRIDA J. 2006 – *L'animal que donc je suis*. Galilée, Paris, 232 p.

DESCOLA P. 2005 – *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris, 800 p.

KOHN E. 2017 – *Comment pensent les forêts*. Zones sensibles, Paris, 336 p.

LATOURE B. 2004 – *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. La Découverte, Paris, 392 p.

LE BOT J.-M. 2020 – Se passer du concept de « nature », vraiment ? *Penn Ar Bed*, n° 237, pp. 1-12 .

LEOPOLD A. 1949 – *Almanach d'un comté des sables*. Flammarion, Paris, 296 p.

LEOPOLD A. 2013 – *La conscience écologique. La flamme verte*, film édité à l'occasion de la parution de l'ouvrage. Wildproject, Marseille.

LÉVI-STRAUSS C. 1962 – *La pensée sauvage*. Plon, Paris, 349 p.

MARTIN N. – Vivre plus loin. *Terrain*, 66, <https://journals.openedition.org/terrain/16008>, 15 décembre 2016, consultée le 6 août 2021.

MARTIN N. & MORIZOT B. – Retour du temps du mythe. Sur un destin commun des animistes et des naturalistes face au changement climatique à l'Anthropocène, <https://issue-journal.ch/focus-posts/baptiste-morizot-et-nastassja-martin-retour-du-temps-du-mythe-2/>, 13 décembre 2018, consultée le 6 août 2021.

MORIZOT B. 2020 – *Manières d'être vivant*. Actes Sud, Arles, 336 p.

MORIZOT B. & ZHONG MENGUAL E. – IMÉRA, le pistage comme forme d'attention, du terrain à l'histoire de l'art, <https://www.youtube.com/watch?v=Lyt8YACzDAE>, 1 juin 2018, consultée le 6 août 2021.

PIGNOCCHI A. 2019 – *La recomposition des mondes*. Éditions du Seuil, Paris, 128 p.

ROBIN L. – Regards philosophiques sur la nature (en Bretagne), <https://www.alarencontredela-lande.fr/2016/03/03/regards-philosophiques-sur-la-protection-de-la-nature-en-bretagne/>, 3 mars 2016, consultée le 6 août 2021.

Loïc ROBIN, diplômé en philosophie, est formateur en BTS Gestion et protection de la nature au CFA de Saint-Aubin-du-Cormier. robin.loic1@orange.fr



Au sujet des « ontologies », réponse à Loïc Robin

Jean-Michel LE BOT

Comme je l'enseigne ailleurs, le malentendu est au cœur de toute communication et il faut beaucoup de dialogue pour tenter de le réduire. Je souligne ici les quelques points où cela me semble le plus utile au vu de votre texte, qui m'offre ainsi l'occasion – et je vous en remercie – d'apporter des précisions à mon article de l'an dernier.

Vous me faites dire (p. 18) que le mot « nature » serait nécessaire pour se former par exemple à la botanique. Or je dis autre chose : que le mot nature est un vocable générique commode mais que dès que l'on passe à une observation fine du vivant on ne peut évidemment pas se contenter de termes aussi généraux. Pour autant, le mot nature n'est pas dépourvu non plus de pertinence philosophique et il faut sans doute réfléchir à deux fois avant de le jeter aux orties. Il n'est pas interdit, par exemple, de se souvenir que le mot a pour origine le participe futur *natura* – féminin de *naturus* – du verbe latin *nascor*, « naître ». Étymologiquement la nature est donc « celle qui va naître, celle qui est en train ou sur le point de naître, le processus même de naissance, d'émergence ou de nouveauté » (Serres, 2004). Une telle définition me paraît tout à fait compatible avec la métaphore du vivant comme feu créateur (Morizot, 2020, p. 44 sqq.).

Après m'avoir opposé Claude Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage*, vous me faites dire (p. 21) que « ces observations naturalistes, ces pratiques imprégnées de savoirs éthologiques très fins et de connaissances évolutives profondes » (celles de la pensée sauvage donc) seraient indissociables de l'ontologie naturaliste, qu'elles en seraient « des manières propres ». Je n'ai pas dit cela et ne l'aurais jamais dit. Il est bien évident (depuis Lévi-Strauss et quelques autres en tout cas) que la description fine du vi-

vant n'est pas réservée à la science occidentale. Mais la question de Lévi-Strauss en 1962 n'était pas du tout celle des ontologies. Sa question, c'était l'erreur, commune encore à l'époque, consistant à penser que les « primitifs » sont incapables à la pensée abstraite et ne sont mus que par la satisfaction de leurs besoins. Contre l'idée d'une mentalité prélogique (Lévy-Bruhl), il montrait au contraire, comme vous le dites à juste titre, que la pensée sauvage « implique des démarches intellectuelles et des méthodes d'observation comparables » à celles de la science occidentale (Lévi-Strauss, 1962, p. 13). Bref, comme il le rappelait aussi dans un entretien (Lévi-Strauss & Éribon, 1988), il voulait montrer qu'il n'y a pas de fossé entre la pensée des « primitifs » et la nôtre, que les lois de l'esprit sont les mêmes, bien que l'on puisse en faire, chez eux comme chez nous, un usage tantôt mythique, tantôt scientifique [voir encadré]. Mais on ne peut pas identifier, comme vous semblez le faire, pensée sauvage et animisme : Lévi-Strauss prenait ses exemples indifféremment en Australie, en Asie du Sud-Est, en Afrique, en Sibérie ou dans les Amériques (c'est-à-dire pas exclusivement dans des aires culturelles animistes au sens de Descola). Et il mettait en garde au passage contre l'erreur inverse de celle qu'il réfutait : ne retenir des sociétés occidentalisées que la pauvreté des monocultures commerciales, alors que ces sociétés se caractérisent par une diversité interne et comprennent aussi – entre autres – le savoir du botaniste (Lévi-Strauss, 1962, p. 13) [1].

En dehors de ces deux points où vous me prêtez des propos qui ne sont pas les miens, il y a d'autres sujets de discussion.

Vous m'opposez Aldo Leopold, forestier, écologue et chasseur. Vous en faites un animiste qui s'ignorait comme tel. C'est



[1] *Botanistes en action à Notre-Dame-des-Landes, 2013.*

au minimum discutable. Descola, dans les pages sur Leopold de *Par-delà nature et culture*, souligne bien que le savoir écologique de Leopold ne constitue « nullement une profession de foi animique » (Descola, 2005, p. 274). Il en va de même pour l'écocentrisme de John Baird Callicott, le principal exégète aujourd'hui de Leopold (*ibid.*, p. 276-277). Ce qu'observe Callicott, c'est que la conception mécaniste et dualiste de la nature qui s'est imposée pour un temps à partir du

XVII^e siècle a été rendue obsolète par la seconde révolution scientifique, celle du XX^e siècle, avec la relativité et la mécanique quantique en physique, mais aussi avec l'écologie scientifique. Cette dernière, dans le sillage de Darwin, a réintégré l'homme dans la nature, qu'elle décrit désormais comme un système intégré mais dynamique, dont toutes les composantes sont interdépendantes. Callicott, à la suite de Leopold, invite à en tirer les conséquences éthiques en attribuant une

Science et mythe, linguistiquement, sont deux usages rhétoriques du langage. Il y a science à chaque fois que les locuteurs – quelles que soient leur langue et leur civilisation – agissent sur les mots afin que ces derniers désignent de la façon la plus précise possible la réalité qu'ils croient observer. De ce point de vue, les exemples donnés par Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage* montrent bien que les peuples décrits ne sont pas moins scientifiques que nous. Il y a un mythe au contraire quand les mots conduisent à imaginer les réalités correspondantes. C'est ce qui explique que la mort, par exemple, soit plutôt imaginée comme une femme en français à cause du genre féminin du mot. Tandis que les germanophones, qui disent *der Tod* (masculin), l'imaginent plutôt sous des traits masculins (de même en breton avec *ar marv* et *an ankoù*, deux mots masculins). Le mythe, ce peut être encore imaginer des rapports entre des réalités très différentes, sous prétexte d'une homophonie entre des mots, comme quand les laisses ou laissées (excréments animaux) évoquées par un conférencier sont rapprochées par une auditrice des laisses de la poésie médiévale (groupe de vers terminés par la même assonance ou la même rime). Pourquoi pas après tout. C'est aussi une manière de penser, qui consiste à jouer avec les mots, leurs différents sens, leurs analogies. En tant que locuteurs, il nous est de toute façon impossible de ne pas mythifier à telle ou telle occasion. Mais ça ne transforme pas le mythe en science.

valeur intrinsèque aux communautés biotiques et à la santé des écosystèmes¹. Je ne suis pas certain que cela implique de devenir animiste. Il n'est pas interdit bien sûr d'interpréter les choses ainsi, mais ce n'est qu'une interprétation².

Il semble que nous soyons d'accord sur la nécessité de dépasser le dualisme et le mécanisme de la modernité occidentale, initiés entre autres par Descartes (avec la fameuse thèse de l'animal-machine). Nous sommes d'accord aussi sur la nécessité d'être attentif aux différentes façons d'observer le vivant, telles que celles que vous décrivez à propos de vos élèves. Je ne sais pas s'il faudrait encore appeler cela naturalisme, mais je ne pense pas, encore une fois, que cela veuille dire nécessairement devenir animiste. Dans *La Composition des mondes*, Descola lui-même disait ne pas croire cela possible. Il penchait plutôt pour un nouvel analogisme, qu'il jugeait à la fois probable et souhaitable, tout en plaçant pour un meilleur enseignement de l'écologie scientifique (Descola, 2014, p. 303). Il y a d'autres façons, dans tous les cas, de dépasser le dualisme et de décrire beaucoup plus finement les pratiques naturalistes, dont celles de Bretagne Vivante, que de ramener tout cela à une grande catégorie comme l'animisme (à supposer que l'on se mette d'accord sur sa définition précise³). Pour quelques précisions, je peux renvoyer à une enquête auprès d'usagers de parcs et jardins à Angers, Nantes et Rennes, qui a fait l'objet d'un numéro de *Penn ar Bed* (Le Bot & Philip, 2011) ainsi que de réflexions méthodologiques dans la revue *Natures Sciences Sociétés* (Le Bot, 2013).

Mais dans une sorte de sociologie de la réception du travail de Descola, je constate aussi que c'est surtout l'idée que

l'on puisse (re)devenir animiste qui a plu. Bizarrement le totémisme et l'analogisme semblent avoir eu moins de succès. Je dis bizarrement car le dernier au moins nous est pourtant historiquement proche et il y a une énorme bibliographie sur le sujet. Jusque tard dans le XX^e siècle, les croyances et pratiques de l'Europe rurale, dont la Bretagne, ne pouvaient-elles pas être rangées dans cette catégorie ? Elles héritaient en effet de l'Antiquité gréco-romaine et du judaïsme antique via un christianisme qui avait dû intégrer aussi de nombreux éléments des cosmologies locales pré-chrétiennes (pour un exemple bien connu voir l'analyse par Donatien Laurent de la Troménie de Locronan [2]). Si elles se sont très largement effondrées à partir du milieu des années 1960 en même temps que l'ancienne civilisation paysanne, elles ont laissé beaucoup de traces dans la toponymie comme dans les paysages et restent probablement vivaces dans beaucoup d'esprits. En tenir compte est non seulement indispensable pour comprendre les paysages et milieux dont nous avons hérité – ils n'ont pas encore été complètement détruits par l'industrialisation et l'urbanisation – mais est sans doute utile aussi pour une ethnographie des représentations et pratiques actuelles dans nos contrées⁴.

Un autre point de discussion porterait sur la définition même des concepts d'ontologie et de schème de la pratique. Leur définition par Descola ouvre la porte à de multiples appropriations et interprétations. Lui-même a pu sembler se démarquer du succès du mot ontologie en rappelant que l'expression la plus juste est modes d'identification (Descola, 2014, p. 236). Mais il faudrait écrire tout un livre pour en discuter précisément⁵ et je ne voudrais pas ennuyer les lecteurs de la revue de Bretagne Vivante avec des dis-

1 J'essaie de résumer en quelques lignes le propos de Callicott dans le recueil d'articles *Éthique de la Terre* (Callicott, 2010). Leopold, quant à lui, recherchait aussi, dès les années 1930, des façons de réconcilier écologie et économie, conscient aussi bien des limites du laisser-faire que de celles de la régulation étatique, d'où l'accent mis sur la bonne intendance (*stewardship*) et le développement d'une éthique de la terre personnelle (Lin, 2013).

2 Sur ce point Descola lui-même me semblait très prudent. Il écrivait seulement que l'écocentrisme témoigne du fait que « le schème naturaliste ne va plus de soi et qu'une phase de recomposition ontologique a *peut-être* débuté, dont nul ne saurait prédire le résultat » (Descola, 2005, p. 277 – je souligne).

3 Pour rendre compte au mieux des comportements, l'éthologie doit s'efforcer de reconstituer le point de vue animal : qu'est-ce que le monde, par exemple, quand on est un loup. Baptiste Morizot parle à ce sujet d'animisme diffus ou méthodologique (Morizot, 2016, p. 182). Pourquoi pas ? Si c'est cela être animiste alors je le suis aussi, tout comme l'était Jacob von Uexküll dont la biologie, inspirée de Kant, partait du principe que les animaux ne sont pas des choses mais des sujets (von Uexküll, 1965). Mais cela revient à distinguer plusieurs types d'animisme et on peut se demander si cette étiquette ne devient pas au fond très secondaire.

4 Estelle Zhong Mengual et Baptiste Morizot, de leur côté, n'ont évidemment pas manqué de s'intéresser à l'analogisme dans leur travail sur la peinture de paysage occidentale (Zhong Mengual & Morizot, 2018).

5 Ce que j'ai fait partiellement dans d'autres publications, plus adaptées pour cela.



[2] **Troménie de Locronan. L'arrivée de la procession à la pierre appelée « La Jument » (Ar Gazeg Ven), associée à un rite de fécondité. Vers 1920.**

cussions trop pointues de spécialistes de l'anthropologie, de la linguistique, etc. Disons seulement que je ne suis pas le seul à penser que la science, sur ces sujets, n'est pas faite⁶. ■

Références

CALLICOTT J. B. 2010 – *Éthique de la Terre*. Wildproject, Paris, 315 p.

DESCOLA P. 2005 – *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris, 623 p.

DESCOLA P. 2014 – *La composition des mondes, entretiens avec Pierre Charbonnier*. Flammarion, Paris, 2014, 378 p.

DIANTEILL E. 2015 – Ontologie et anthropologie. *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 53, n° 2, pp. 119-144.

LAURENT D. 1987 – La Troménie de Locronan : actualité d'un pèlerinage millénaire. *Ar Men*, n° 9, pp. 16-39.

LEOPOLD A. 2000 – *Almanach d'un comté des sables*. Paris, Flammarion, 289 p.

LÉVI-STRAUSS C. 1962 – *La pensée sauvage*. Plon, Paris, 349 p.

LÉVI-STRAUSS C. & ÉRIBON D. 1988 – *De près et de loin*. Odile Jacob, Paris, 254 p.

LE BOT J.-M. & PHILIP F. 2011 – La nature des citadins. *Penn ar Bed*, n° 210, pp. 2-40.

LE BOT J.-M. 2013 – L'expérience subjective de la « nature » : réflexions méthodologiques. *Natures Sciences Sociétés*, vol. 21, n° 1, pp. 45-52.

LIN Q. F. 2013 – Aldo Leopold : Reconciling Ecology and Economics. *Minding Nature*, vol. 6, n° 1, pp. 23-34.

MORIZOT B. 2016 – *Les diplomates. Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Wildproject, Paris, 314 p.

MORIZOT B. 2020 – *Raviver les braises du vivant. Un front commun*. Actes Sud/Wildproject, Arles, 200 p.

SERRES M. 2004 – Le concept de Nature. *Études*, vol. 400, n° 1, pp. 67-73.

VON UEXKÜLL 1965 – *Mondes animaux et mondes humains*, Denoël, Paris, 188 p.

ZHONG MENGUAL E. & MORIZOT B. 2018 – L'illisibilité du paysage. Enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité. *Nouvelle revue d'esthétique*, vol. 22, n° 2, pp. 87-96.

Jean-Michel LE BOT est maître de conférences en sociologie (département AES) à l'université Rennes 2. LIRIS, EA 7481, Université Rennes 2, jean-michel.lebot@univ-rennes2.fr

⁶ On trouvera un aperçu, non exhaustif, des controverses au sujet de l'usage de la notion d'ontologie en anthropologie dans Dianteill, 2015.



Une approche quantitative de la consommation de maïs par le choucas des tours

Jean-Pierre ROULLAUD

Depuis l'estimation de la population de choucas des tours dans le Finistère réalisée en 2010 par Bretagne Vivante et face aux plaintes récurrentes des agriculteurs au sujet de dégâts causés par cette espèce protégée depuis 1987, il est apparu qu'une connaissance plus fine des paramètres jouant sur la démographie de l'espèce était indispensable. Une première évaluation des quantités de maïs disponibles pour l'alimentation des choucas a été réalisée dans plusieurs communes du Finistère

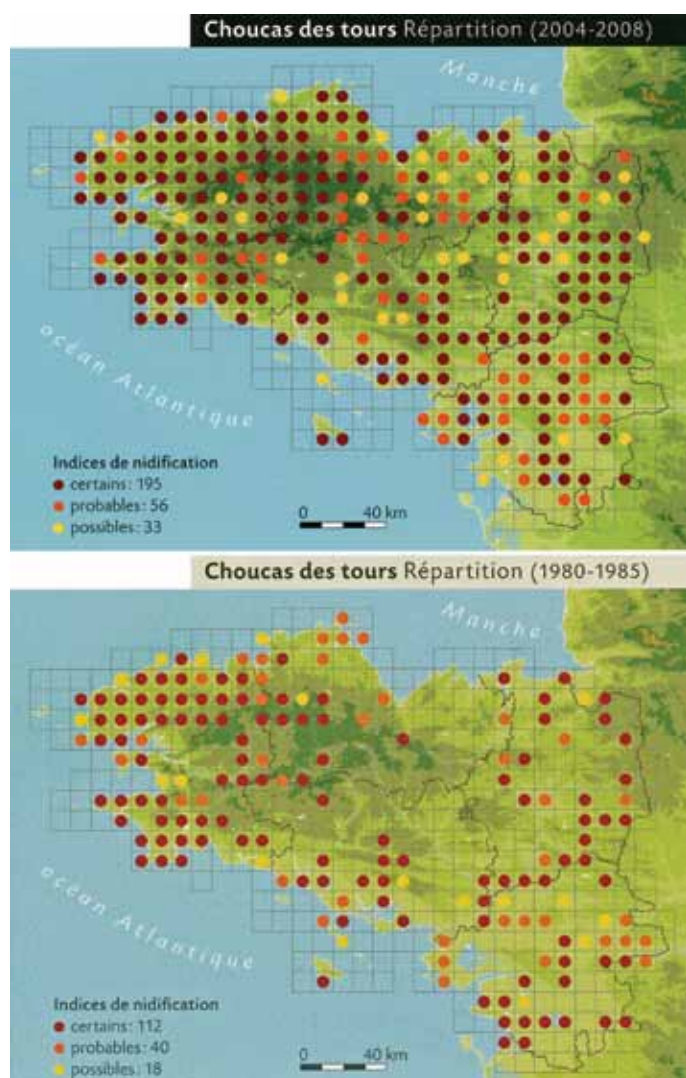


Le choucas des tours nichait dans la moitié des communes du Finistère en 1954. L'étude menée en 2010 par Bretagne Vivante a permis de le trouver dans 88 % des communes et d'évaluer la population entre 9 425 et 15 657 couples.

Une étude scientifique demandée depuis des années par Bretagne Vivante à propos de l'évolution des populations de choucas des tours a été confiée à Rémi Chambon, chercheur post-doctoral sous la responsabilité de Sébastien Dugravot, maître de conférence à l'Université de Rennes 1. Les objectifs de l'étude se concentrent sur l'acquisition de connaissances dans le but de comprendre la dynamique démographique de la population de choucas des tours en Bretagne en lien avec leur utilisation de l'habitat et leur régime alimentaire. Des recherches pour estimer les effectifs constituant la population reproductrice du choucas des tours en région Bretagne

sont en cours. Ce travail permettra d'avoir une approche de l'abondance, la répartition et l'évolution de l'espèce à l'échelle de la région. À cette fin, le comportement, les déplacements et plus globalement l'utilisation de l'habitat des individus au sein de leur domaine vital seront analysés. En 2020 et 2021, 382 oiseaux piégés et libérés ont été bagués, dont 45 équipés de balises GPS. L'étude intègre un volet sur l'analyse du régime alimentaire du choucas des tours au cours de son cycle annuel.

À l'issue de l'étude, un rapport d'analyse sur l'espèce sera rendu, tenant compte des éléments de connaissance acquis au



Les cartes publiées dans l'Atlas des oiseaux nicheurs de Bretagne (GOB, éditions Delachaux et Niestlé, 2012) soulignaient bien l'importante extension des populations du choucas des tours en Bretagne entre 1985 et 2008.



FdB/Bretagne Vivante

Ensilage au crépuscule.

cours de l'étude ou existants par ailleurs. Une recherche des mesures de gestion applicables, en particulier des actions préventives, conclura le rapport, l'objectif étant d'assister les politiques publiques dans leur appui aux territoires pour la gestion des conflits liés à l'espèce. Une synthèse et une analyse critique des mesures de gestion déjà mises en œuvre (effarouchement, piégeages, tirs) sont également attendues.

Dans ce contexte, cette note explore la piste « maïs » : sa consommation par l'espèce étant régulièrement rapportée, on pose l'hypothèse que l'essor de la maïsiculture bretonne, qui a précédé celui des choucous, pourrait expliquer ce dernier.

Le présent article souhaite apporter quelques éléments d'appréciation sur les quantités de maïs disponibles à partir de relevés réalisés dans quelques communes du Finistère et du Morbihan en 2020. D'une part des aliments sont fournis par les restes de grains non digérées dans les déjections des bovins nourris au maïs ensilage, et d'autre part par les grains tombés et ceux laissés sur poupées restés sur champ après récolte du maïs grain.

La collecte

Dans quinze parcelles de maïs grain après le passage de la moissonneuse, le protocole suivant s'est appliqué :

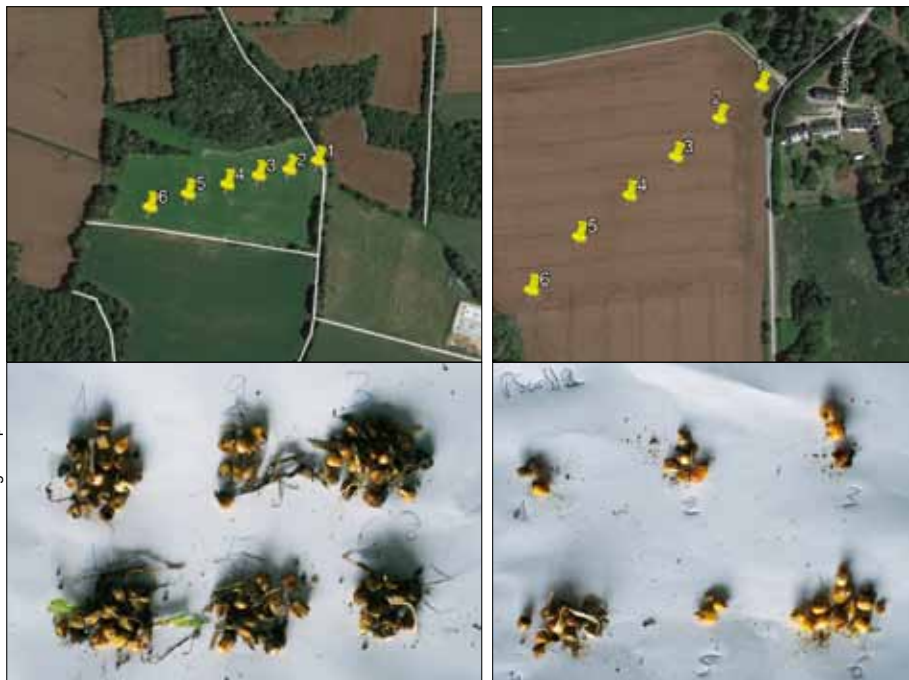
- communes concernées : Arzano, Guilligomarc'h, Pont-Scorff, Locunolé et Rédéné ;
- période d'intervention : du 27 novembre au 15 décembre 2020 ;
- surface prospectée par parcelle : 2 500 m² (250 × 10) ;

- collecte des grains libres au sol : 6 quadrats de 1 m² par parcelle espacés de 50 m, repérés au GPS ;
- collecte de poupées : comptage à vue des poupées et morceaux de poupée ;
- estimation du nombre de poupées ;
- pesage des grains libres (secs) par parcelle (6 quadrats) ;
- un pesage des grains de 10 poupées : moyenne par poupée 120 g.

Les ressources accessibles dans les bouses

Le 8 décembre 2018, l'hebdomadaire *Le Paysan breton* donnait des éléments détaillés sur lesquels nous avons pu baser notre calcul :

« Les grains doivent donc être fractionnés par l'éclateur de l'ensileuse pour être digestibles. "Il ne doit rester aucun grain intact. Ils doivent au minimum être fractionnés en 4, voire en 8 parties." [...] Une étude américaine a permis il y a quelques années de déterminer un indice de fragmentation du grain (IFG), mettant en lien la taille des particules, la digestibilité de l'ensilage de maïs par les vaches laitières et les résultats zootechniques. Le niveau d'éclatement des grains est jugé satisfaisant lorsque 70 % du volume des grains se retrouve sous forme de particules inférieures à 4,75 mm. "À ce stade, on retrouve 2 à 3 % d'amidon dans les bouses. Lors d'analyses de bouses, on se retrouve régulièrement entre 5 à 10 %, ce dernier stade représentant une perte de 0,2 UF/kg MS, soit 20 % de la valeur énergétique du maïs ensilage..." [...] Si cette méthode de laboratoire ou si un tamisage



Exemples de sites et de prélèvements à Arzano à gauche et Pont-Scorff à droite.

n'est pas réalisable le jour du chantier, le test du seau¹ permet d'être réactif pour régler l'ensileuse. »

L'apport d'amidon dans les bouses (5 %) correspond à 64 % de l'apport cumulé. Ce chiffre est à pondérer car il est proportionnel au nombre d'animaux sortants ou nourris en plein air. À ce jour, nous n'avons pas les données suffisantes pour aller plus loin. Afin d'estimer le nombre de jours passés au champ par bovin nourri à l'ensilage de maïs, une recherche complémentaire serait indispensable. De même, le temps passé par les choucàs à la recherche de ce type d'aliment serait à prendre en compte.

Cette nourriture dans les déjections est exploitée par les oiseaux, et principalement par les corvidés selon de nombreux observateurs. Certains mois d'hiver, une partie des animaux sont en stabulation, limitant l'accès pour les oiseaux, mais les auges et les fronts de silos d'ensilage de maïs leur restent accessibles. En journée, les vaches en lactation sortent parfois en plein air et, dans de nombreuses

fermes, les génisses, les vaches taries ou allaitantes sont nourries au champ.

Le menu est assez équilibré, les bouses après séchage de quelques jours accueillent des bousiers et lombrics, comblant une partie des besoins des oiseaux en protéines. Les populations de ces hôtes des déjections sont parfois fortement impactées et limitées par les rémanences plus ou moins longues des vermifuges et ectocides utilisés en élevage comme le montrent les travaux de J.-P. Lumaret de l'université Paul Valéry Montpellier 3.

Des exemples confirment l'attrait des corvidés pour les céréales, et plus spécialement le maïs, de loin majoritaire en Bretagne.

Dans une étude sur le régime alimentaire du grand corbeau de janvier à mars 2005, Annaïg Servain pour le GOB confirme que « *la masse végétale est essentiellement due à la présence de maïs en grande quantité. Les masses totales de maïs et de végétal sont en effet signifi-*

1 Pour un diagnostic rapide le jour du chantier d'ensilage, le « test de la bassine » (ou « test du seau ») est une méthode simple et efficace. Il s'agit de séparer les tiges et les feuilles en plongeant un échantillon de maïs fourrage d'environ 2 litres dans un seau rempli d'eau. (NdR)



Joëlle Quentel

Choucas des tours dans les chaumes de maïs.

cativement similaires durant les mois de janvier et de février (84,7 % des pelotes étudiées contiennent du maïs, qui représente 29,8 % de la masse végétale au début du mois de janvier, puis de 83,3 % à 100 % de la masse végétale totale jusqu'à la fin du mois de mars). »

Dans ses conclusions, elle met en évidence « le régime hivernal pauvre de l'oiseau, caractérisé notamment par la grande quantité de lagomorphes (lapins, lièvres) et de maïs ».

Dans la lettre d'information numérique « ornithologie » été 2021 de Bretagne Vivante, Yves Brien et Guillaume Gélinaud soupçonnent que la culture du maïs a pu jouer un rôle capital dans l'augmentation des effectifs à Belle-Île-en-Mer du crabe à bec rouge, un petit corvidé protégé.

Bernard Deuceninck (LPO France, MNHN-SPN) souligne dans l'*Atlas des oiseaux de France métropolitaine* que pour les choucas « en dehors de la période de reproduction, le régime se compose essentiellement de graines de céréales et de dicotylédones ».

À la lecture des statistiques, la quantité de maïs ensilage en Ile-et-Vilaine, par rapport à celle des autres départements

bretons, est beaucoup plus importante (83 % de la surface totale de maïs ensencée dans le département). Ce département semble susceptible d'accueillir une population de choucas plus importante.

Les ressources accessibles dans les champs

La source de nourriture après récolte du maïs grain n'est vraisemblablement disponible qu'environ 3 mois, de décembre à fin février, germination et pourrissement des grains étant à prendre en compte. Cette disponibilité est à partager avec les sangliers, chevreuils et rongeurs.

Au mois de mars, la nourriture issue de l'ensilage et des champs de maïs grain non labourés après récolte diminue dans des proportions importantes. Les parcelles de maïs grain sont labourées et réensemencées. Les bovins sont mis à l'herbe, la majorité des exploitations distribuent plus ou moins d'ensilage de maïs à leurs animaux, ce qui entraîne une diminution importante de la quantité de morceaux de grains de maïs non digérés.

Les surfaces en maïs de Bretagne (Agreste 2018)

ME : Maïs ensilage ; MG : Maïs grain ; SAU : Surface agricole utile

	Côtes-d'Armor	Finistère	Ile-et-Vilaine	Morbihan	Bretagne
Surface ha MG	27 100	40 800	21 800	32 824	122 524
Surface ha ME	90 000	62 000	107 000	63 000	322 000
% MG SAU	6 %	10 %	4,5 %	8 %	7 %
% ME SAU	20 %	16 %	23 %	16 %	19 %
% ME / MG+ME	77 %	60 %	83 %	73 %	72 %
% ME+MG/ SAU	26 %	26 %	27 %	24 %	26 %

Maïs restant au sol après récolte en Bretagne

- Bretagne : 122 524 hectares de maïs grain
- Poids en grain moyen à l'hectare : 38,8 kg
- Poids moyen en poupées à l'hectare : 11,15 kg (93 poupées/ha)
- Poids en grains libres en Bretagne : 4 750 tonnes
- Poids en grains sur poupées en Bretagne : 1 366 tonnes
- Environ 5 % de la récolte reste au sol.
1 kg maïs : 1,15 UFL Unité Fourragère laitière : quantité d'énergie nette absorbable pendant la lactation ou l'entretien du ruminant. 1 UFL = 1 700 kcal
- Énergie disponible : 11 956 780 000 kcal

Amidon de maïs contenu dans les déjections des bovins en Bretagne

- Matière sèche (MS) moyenne de l'ensilage maïs en Bretagne : 32 %, 220 kg MS/m³ (CA 29)
- Amidon : 27 à 35 % /MS (Arvalis 2018)
- Amidon non digéré : 2 à 10 % de l'amidon total
- Bretagne : 322 000 hectares de maïs ensilage
- Moyenne à l'hectare en MS : 13 tonnes
- Tonnage MS : 4 186 000 tonnes
- Amidon total (30 % MS) : 1 255 800 tonnes
- Amidon non digéré dans les bouses de 2 à 10 % de l'amidon total : 25 116 tonnes à 125 580 tonnes
 - 10 % de l'amidon total (3 % de la MS) : 0,20 UFL/kg de MS (*Paysan breton*, décembre 2018)
 - Unité fourragère lait (UFL) : 1 700 kcal (INRAE)
 - 2 % : 8 539 440 000 kcal
 - 5 % : 21 348 600 000 kcal, correspondant à 10 920 tonnes de maïs grain.
 - 10 % : 42 697 200 000 kcal

Une évaluation globale

L'alimentation joue, bien sûr, un rôle important dans l'évolution démographique d'une espèce. Sur une base de calcul de 5 % d'amidon dans les déjections, l'apport cumulé, en Bretagne, des deux sources de maïs disponibles pour les choucas est de plus de 33 milliards de kcal, soit 17 036 tonnes de maïs grain. En Bretagne, ce calcul est à pondérer, une partie de la surface étant remblavée dans les semaines qui suivent la récolte du maïs grain. Une étude complémentaire pourrait nous éclairer sur ces surfaces non réensemencées après battage et sur la durée de conservation des grains au sol en hiver.

Certes, ces chiffres offrent une estimation globale qui peut surestimer ce qui est tiré des bouses, mais qui ne prend pas en compte ce qui est prélevé sur les tas d'ensilage mal protégés et leurs abords. Toutefois, quand bien même il n'en serait réellement consommé que le quart, les quantités sont telles qu'elles contribuent largement à l'alimentation des choucas une partie de l'hiver. L'arrivée du maïs grain et du maïs ensilage en Bretagne date du milieu des années 1960, depuis sa culture a été multipliée par plus 5 en Bretagne, à l'image de la France où les surfaces sont passées de 350 000 ha en 1970 à plus de 1,6 million d'hectares en 2020.

La forte pression sur les semis de printemps (maïs, petits pois et haricots) est peut-être due à ces paramètres. Si l'ali-

mentation des choucas est majoritairement liée à la présence de grains de maïs dans les champs et dans les déjections, une pénurie de nourriture au printemps n'est pas à exclure. Dans le cadre de l'étude menée par l'Université de Rennes, une recherche est en cours sur l'alimentation hivernale des choucas. Les résultats seront connus en début d'année 2022, ils nous éclaireront sur ce point.

Tout laisse apparaître que la mécanique fonctionne favorablement pour les choucas par un abaissement de la mortalité hivernale des oiseaux et tout particulièrement des juvéniles de première année. C'est souvent le facteur clé dans les dynamiques de population. Finalement, tout a l'air de fonctionner comme pour le sanglier : l'agrainage permet une survie forte des animaux de première année, paramètre clé expliquant le développement de l'espèce en France.

Compte-tenu des innombrables possibilités de nidification de cette espèce cavernicole (84 % des reproductions en cheminées en 2010 dans l'étude de Bretagne Vivante), son expansion ne devrait pas faiblir dans les années à venir, malgré l'augmentation constante des quotas dits de régulation, délivrés depuis 2007 par les préfectures. ■

Jean-Pierre ROULLAUD est bénévole à l'antenne de Quimperlé de Bretagne Vivante et membre du groupe « Agriculture et Biodiversité ».



Les oiseaux pêcheurs du port de Loctudy

André FOUQUET

Les ports de pêche, comme celui de Loctudy (Finistère), constituent des zones de repos mais aussi un garde-manger bien fourni, en toutes saisons, pour les oiseaux pêcheurs.



Le grand cormoran pêche activement le grand syngnathe (Syngnathus acus).

La relation entre les oiseaux et les bateaux de pêche est aussi ancienne que la pêche en mer. Goélands, mouettes pélagiques, fous de Bassan, fulmars et puffins ont de tout temps accompagné les flottilles pour profiter des poissons échappés des filets et des déchets reje-

tés à la mer. Cette relation se poursuit durant le retour des bateaux côtiers vers le port. L'arrivée des chalutiers, entourés d'une sarabande de goélands et de mouettes, offre un spectacle dont on ne se lasse jamais.



Les individus plus jeunes de Syngnathus acus intéressent les grèbes à cou noir.

La relation entre les oiseaux pêcheurs et les marins-pêcheurs se poursuit à terre. Au moment du débarquement des caisses de marée, goélands, cormorans et mouettes se disputent bruyamment les dernières bouchées. On a vu ces oiseaux avaler des chinchards (*Trachurus trachurus*) ou des merlus (*Merluccius merluccius*) tombés à l'eau. Le calme revenu, une fois les navires amarrés à quai ou

repartis au large, l'activité des oiseaux pêcheurs se poursuit.

Les bassins des ports de pêche constituent un riche vivier pour de nombreuses espèces. Elles y cohabitent et s'y succèdent au fil des saisons. Toute l'année, le grand cormoran (*Phalacrocorax carbo*) mène une quête active et opportuniste le long des quais et des enrochements. Du



Une belle prise pour ce grand cormoran : un grondin perlon (*Chelidonichthys lucerna*)



Cette jeune sterne pierregarin, encore en apprentissage, vient de capturer trois sardines (*Sardina pilchardus*) d'un coup.

grondin perlon (*Chelidonichthys lucerna*) au jeune congre (*Conger conger*) en passant par la sole pole (*Pegusa lascaris*), tout poisson lui est bon. À condition que ces pirates de goélands marins (*Larus marinus*) et argentés (*Larus argentatus*) lui laissent le temps de l'avaloir. Mais, à Loctudy, sa proie la plus fréquente

semble être le syngnathe aiguille (*Syngnathus acus*) dont il capture des individus de taille imposante.

De l'automne au printemps, le syngnathe aiguille constitue également la proie préférée des grèbes, en particulier du grèbe à cou noir (*Podiceps nigricollis*) et du grèbe huppé (*Podiceps cristatus*). La



Les crabes, ici un crabe vert (*Carcinus maenas*), constituent l'une des proies préférées du plongeon imbrin.

taille des « aiguilles de mer » pêchées montre qu'il s'agit surtout de jeunes individus. Les grèbes collectent également des proies moins frétilantes, tels des gobies (*Gobiidae*).

Les alcidés, guillemots de Troïl (*Uria aalge*) et pingouins tordas (*Alca torda*), se sont faits plus rares au cours des derniers hivers marqués par des températures douces. Dans la mesure où ils ingurgitent leurs proies sous l'eau, il est difficile d'établir leur menu précis. Mais,

quand ils séjournent dans le bassin des chalutiers, ils mènent manifestement une pêche active aux poissons et crustacés. De même, il est quasiment impossible d'identifier les très petites proies capturées par le martin-pêcheur (*Alcedo athys*), présent chaque hiver mais difficile à approcher dans ce milieu très ouvert.

Chaque hiver voit séjourner un petit nombre de plongeurs imbrins (*Gavia immer*) dans le chenai et dans les eaux calmes du port. Ces grands apnéistes



Les sternes caugeks privilégient les lançons (Ammodytes sp.)

semblent davantage intéressés par les crabes verts (*Carcinus maenas*) et les crabes nageurs, tels *Liocarcinus depurator*, que par les poissons.

Le printemps marque le retour des sternes. Nichant sur l'îlot des Moutons, à quelques kilomètres au large, elles viennent régulièrement plonger le long des jetées, au ras des pontons du port de plaisance et jusque dans le bassin du port de pêche. La sterne caugék (*Sterna sandvicensis*) semble marquer une

préférence nette, mais non exclusive, pour les lançons (*Ammodytes* sp.). La sterne pierregarin (*Sterna hirundo*) et la sterne de Dougall (*Sterna dougallii*), plus petites, optent au fil des mois pour les petits-prêtres (*Atherina presbyter*) ou des poissons de la famille des *Clupeidae* tels que les sprats (*Sprattus sprattus*) et les sardines (*Sardina pilchardus*) avec, parfois, une étonnante efficacité. Mais elles peuvent également capturer des lançons (*Ammodytes* sp.).



Les sternes de Dougall apprécient les clupeidae de taille modeste, comme la sardine (*Sardina pilchardus*).



Le plongeon imbrin capture parfois des crabes nageurs, comme l'étrille à pattes bleues (*Liocarcinus depurator*).

Enfin, citons l'observation exceptionnelle d'un fou de Bassan (*Morus bassanus*) venu, un jour d'été, plonger au milieu des bouchons des pêcheurs à la ligne de la jetée nord, pour ressortir à leur nez et à leur barbe avec un splendide maquereau (*Scomber* sp.) dans le bec. ■

neau, pour l'identification des poissons cités dans cet article. Merci, également, à Christian Hily, biologiste marin, coordinateur de l'Observatoire breton des changements sur l'estran (OBCE), au sein de Bretagne Vivante et à Gabin Droual, ingénieur en taxonomie benthique à l'IFREMER pour l'identification des crabes.

Remerciements.

L'auteur tient à remercier Samuel Iglésias chercheur en ichtyologie au Muséum National d'Histoire Naturelle, Laboratoire de Concar-

Les photographies sont de l'auteur

André FOUQUET est photographe entomologiste. andre.fouquet3@wanadoo.fr.



Le long du quai nord, ce grand cormoran a pêché un jeune congre (*Conger conger*).

- 1-6 **Les landes de Groix, un site remarquable pour la préservation de papillons menacés en Bretagne**
par Jean DAVID
- 7-8 **Un monarque breton oublié (*Danaus plexippus*)**
par Pierre YÉSOU
- 9-16 **Un dolmen à la mer... Dolmen de la pointe des Chats à l'île de Groix (Morbihan)**
par Philippe GOUÉZIN, Chloë MARTIN, Catherine ROBERT & Léa TRIFAULT
- 17-27 **Les pratiques naturalistes à l'époque de la recomposition ontologique des mondes**
par Loïc ROBIN
- 28-31 **Au sujet des « ontologies », réponse à Loïc Robin**
par Jean-Michel LE BOT
- 32-38 **Une approche quantitative de la consommation de maïs par le choucas des tours**
par Jean-Pierre ROULLAUD
- 39-44 **Les oiseaux pêcheurs du port de Loctudy**
par André FOUQUET

Errata

N° 238-239

P. 137, lire Bruno Putzulu et non Benoît.

P. 138, légende de la photo : lire 2000 et non 2010.

N° 240

Ajouter au sommaire : « 36-39 Cas exceptionnel de mélanisme chez un lézard à deux raies *Lacerta bilineata* dans l'ouest de la France, par Gabriel MAZO. »

N° 241-242

P. 14, dans la légende de la photographie, remplacer « sceau-de-Salomon odorant (*Polygonatum odoratum*) » par « sceau-de-Salomon multiflore (*Polygonatum multiflorum*) ». *Polygonatum odoratum* est une espèce calcicole qu'on ne retrouve que dans quelques stations littorales.



Cotisations et abonnements :

Adhésion annuelle à Bretagne Vivante - SEPNB

30 €

Adhésion étudiant, demandeur d'emploi

9 €

Abonnement à *Penn ar Bed* (4 numéros)

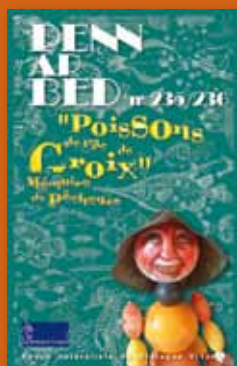
28 €

Abonnement adhérent, étudiant, demandeur d'emploi

23 €

Le courrier concernant la rédaction de *Penn ar Bed* (projets d'articles, courrier aux auteurs) est à adresser à : *Penn ar Bed*, Bretagne Vivante - SEPNB - 19 route de Gouesnou - 29200 BREST - Tél. : 02 98 49 07 18 - Courriel : contact@bretagne-vivante.org - www.bretagne-vivante.org - La rédaction rappelle que les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs et ne sauraient être assimilées à des prises de position de Bretagne Vivante - Le présent numéro a été tiré à 1150 exemplaires - Dépôt légal : septembre 2021 - Directeur de la publication : François de Beaulieu - Comité de rédaction : François de Beaulieu, Jean-Michel Le Bot, Serge Le Huitouze, Monique Proust, Jérôme Sawtschuk, Alain Thomas, Pierre Yésou - Maquette : Bernadette Coléno - Imprimerie du Commerce à Quimper - I.S.S.N. 0553-4992.

Couverture : Azuré du genêt (Jean DAVID)



PENN AR BED 244 PENN AR BED 244 PENN AR BED 244

